

HURLEZ EN SILENCE

Raven



Hurlez en Silence

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Silence de Thorne	4
Chapitre 2 : Compte à Rebours	10
Chapitre 3 : Aphenphosmphobie	15
Chapitre 4 : L'Ombre Surgit	20
Chapitre 5 : L'Écho du Prédateur	26
Chapitre 6 : La Galerie des Monstres	31
Chapitre 7 : Le Pêché Industriel	36
Chapitre 8 : Mécanique de la Mort	41
Chapitre 9 : Le Langage des Signes	46
Chapitre 10 : La Thérapie Finale	51
Chapitre 11 : La Gorge de l'Enfer	57
Chapitre 12 : Le Sacrifice de la Lumière	63
Chapitre 13 : Hurler en Silence	69

Chapitre 1

Le Silence de Thorne

Le bourdonnement des néons de la Clinique Alys n'était pas un son, mais une vibration qui s'insinuait sous la peau, quelque part entre la mâchoire et la base du crâne. Elias Vance ajusta ses gants en soie grise, sentant la fine pellicule de sueur emprisonnée contre ses paumes. Le tissu était une barrière, un rempart dérisoire contre l'obscénité du monde extérieur, contre la texture granuleuse des murs en béton brossé et la possibilité terrifiante d'effleurer une autre existence. Dans ce couloir aseptisé, enfoui sous six cents mètres de roche et de silence oppressant, l'air avait le goût du métal froid et du formol.

Il avançait avec une lenteur calculée, évitant le centre du tapis pour ne pas faire crisser les fibres synthétiques. Ses yeux, d'un bleu délavé par des nuits d'insomnie, se fixèrent sur une tache minuscule au sol : une goutte de café séchée, une imperfection brune qui hurlait son désordre au milieu de la blancheur clinique. Il s'arrêta, les muscles de son cou se contractant en un tic douloureux. L'ordre était la seule chose qui maintenait la pression atmosphérique de son esprit.

Lorsqu'il poussa les doubles portes de l'Atrium du Néant, la température chuta brusquement. La pièce était une prouesse d'architecture brutale, un dôme de verre noirci surplombant un puits de ténèbres artificielles. Au centre, le bureau du Dr Thorne ressemblait à un autel chirurgical.

Thorne ne l'accueillit pas. Il ne leva pas les yeux de son dossier. Il était renversé dans son fauteuil en cuir, la tête basculée en arrière avec une inclinaison contre-nature, comme si ses vertèbres cervicales avaient simplement renoncé à leur fonction. Elias resta figé à trois mètres exacts, la distance de sécurité qu'il s'imposait toujours. Son

regard descendit sur les mains du médecin. Elles étaient crispées sur les accoudoirs, les ongles ayant lacéré le cuir noir, laissant échapper des flocons de mousse synthétique.

Puis, il vit le visage.

Les yeux de Thorne étaient deux globes d'ivoire, les pupilles ayant totalement disparu sous les paupières supérieures dans une révulsion finale. Sa bouche était grande ouverte, un gouffre sombre d'où ne sortait aucune plainte, mais une odeur. Une odeur de cuivre chaud et de bile acide qui flottait dans l'air immobile. Sur son bureau, une mouche, sans doute entrée par les conduits de ventilation, marchait avec une lenteur obscène sur la lèvre inférieure du cadavre. Le frottement de ses pattes invisibles semblait, dans le silence absolu de la pièce, produire un bruit de papier froissé.

Elias sentit une vague de nausée lui monter à la gorge. Il voulait reculer, fuir cette proximité avec la décomposition, mais ses pieds semblaient soudés au sol. Chaque détail du visage de Thorne s'imprimait dans sa rétine : la sueur figée dans les pores dilatés, la légère teinte violacée qui commençait à marquer les lobes de ses oreilles, et surtout, ce vide. Ce n'était pas seulement un homme mort ; c'était un homme qui avait vu la fin de tout et qui l'avait laissée entrer en lui.

Un faisceau de lumière crue déchira soudain l'obscurité de l'Atrium, balayant les murs avant de se fixer, tremblant, sur le cadavre.

— Thorne ?

La voix de Sarah Blake était un murmure écorché. Elias pivota d'un bloc, sans un bruit. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, sa lampe frontale fixée sur son front comme un troisième œil cyclopéen. Son visage, encadré par ses cheveux rasés de près, était d'une pâleur de craie. Ses mains agrippaient les lanières de son sac à dos avec une telle force que ses articulations blanchissaient.

— Ne vous approchez pas, ordonna Elias, sa propre voix sonnait étrangère à ses oreilles, sèche comme du parchemin.

Sarah ne l'écouta pas. Elle fit un pas, puis deux, le faisceau de sa lampe dansant frénétiquement sur le corps de Thorne. Elle respirait par saccades, un sifflement court et humide à chaque inspiration. Pour elle, le danger n'était pas le mort, mais l'ombre qui rampait dans les coins de l'Atrium, là où sa lumière ne portait pas.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? balbutia-t-elle. Qu'est-ce qu'il a vu ?

— Il est mort, Sarah. Ne le touchez pas. Surtout, ne le touchez pas.

L'obsession d'Elias pour la contamination physique se heurta à la terreur viscérale de Sarah. Elle s'arrêta à un mètre du bureau, le halo de sa lampe révélant une feuille de papier griffonnée sous la main inerte de Thorne. Les lettres étaient difformes, tracées avec une rage qui avait percé le papier. *« IL N'Y A RIEN DERRIÈRE. »*

Soudain, un claquement hydraulique retentit, si puissant qu'il fit vibrer les os de leur cage thoracique. Un grondement sourd, profond, monta des entrailles de la clinique. Elias et Sarah levèrent les yeux vers les conduits de ventilation. Le ronronnement habituel du système de survie s'éteignit dans un râle métallique.

Une voix synthétique, dénuée de toute inflexion humaine, résonna dans les haut-parleurs cachés :

« PROTOCOLE PANDORE ACTIVÉ. CONFINEMENT HERMÉTIQUE NIVEAU 4. AUCUNE ISSUE DÉTECTÉE. RÉSERVES D'OXYGÈNE : 100%. DÉCOMPRESSION GRADUELLE ENGAGÉE. »

Le bruit des verrous de sécurité s'abattit comme des couperets. Les portes blindées de

l'Atrium glissèrent dans leurs rails avec un sifflement d'air comprimé, se scellant avec une finalité de tombeau. Le déclic final fut un coup de feu dans le silence retrouvé.

Sarah bascula sa lampe vers la porte. L'acier lisse, froid, infranchissable. Elle se précipita vers la sortie, frappant le métal de ses poings fermés.

— Non ! Non, ouvrez ! On est encore là ! Ouvrez !

Chaque coup qu'elle portait résonnait dans le crâne d'Elias. Il imaginait les vibrations voyageant à travers le métal, les microbes se transférant de la paroi à la peau de Sarah, l'entropie qui s'emparait de tout. Il se recula jusqu'à ce que son dos touche le verre froid du dôme, ses mains gantées croisées sur sa poitrine pour éviter tout contact accidentel.

— Sarah, arrêtez, dit-il, le souffle court. L'air. Vous gaspillez l'air.

Elle se retourna, les yeux écarquillés, la lumière de sa lampe l'aveuglant un instant. La panique transformait ses traits, les rendant malléables, grotesques. Elle s'approcha de lui, trop près. Beaucoup trop près. Elias sentit la chaleur émaner de son corps, l'odeur de sa peur — une senteur de sueur aigre et de détergent bon marché.

— On est enfermés, Elias. On est enfermés avec lui !

Elle pointa le doigt vers Thorne. Dans la pénombre, le cadavre semblait avoir changé de position. Sa mâchoire s'était affaissée d'un millimètre supplémentaire, laissant couler un filet de liquide clair sur son menton.

— Le protocole Pandore... murmura Elias, ses yeux fixés sur la mouche qui explorait maintenant l'orbite vide de Thorne. Ce n'est pas une panne. C'est un verrouillage. Quelque chose a déclenché l'alerte. Ou quelqu'un.

Un grincement lointain, provenant des conduits de plafond, fit sursauter Sarah. Sa lampe balaya frénétiquement les grilles d'aération.

— Il y a quelqu'un d'autre ? demanda-t-elle dans un souffle.

Elias ne répondit pas. Il regardait ses propres mains. La soie grise de ses gants était tachée d'une gouttelette sombre. Du sang ? Non, de l'encre. L'encre du stylo de Thorne qu'il avait dû effleurer sans s'en rendre compte. La tache semblait s'étendre, devenir une bouche prête à dévorer son poignet. Il commença à frotter frénétiquement sa main contre sa cuisse, un mouvement répétitif, obsessionnel.

— Nous sommes six ici, finit-il par dire. Six patients. Et Thorne. Enfin, ce qu'il en reste.

Le silence retomba, plus lourd qu'avant. Un silence liquide qui semblait remplir la pièce à mesure que l'oxygène se raréfiait. Elias sentit une pression s'installer derrière ses yeux. La lumière de Sarah commença à faiblir, le halo rétrécissant, dévoré par l'obscurité qui reprenait ses droits.

— Elias, murmura-t-elle, sa voix tremblante d'une terreur enfantine. Elias, ne t'éloigne pas de la lumière. S'il te plaît.

Il regarda la silhouette de la femme, cette menace de contact humain, puis le cadavre du médecin qui les observait de ses yeux de marbre blanc. Il pensa à l'usine, à l'odeur de l'ozone avant l'explosion, à la main de son associé qu'il n'avait pas voulu saisir parce qu'elle était couverte d'huile et de sang.

Ici, sous la terre, il n'y avait plus d'huile, seulement le vide que Thorne avait théorisé. Et ce vide commençait à avoir faim.

Un nouveau bruit s'éleva. Pas un verrou, pas un cri. Un glissement doux, comme un

corps que l'on traîne sur du linoleum, provenant du couloir derrière la porte scellée. Puis, un grattement lent, méthodique, contre l'acier. Quelqu'un, de l'autre côté, voulait entrer. Ou s'assurait que rien ne puisse sortir.

Sarah se colla contre Elias. Le contact de son épaule contre son bras fut comme une décharge électrique. Il se cambra, un gémissement de dégoût mourant dans sa gorge, mais il ne recula pas. Derrière eux, dans le fauteuil de cuir, le corps de Thorne bascula soudainement en avant, son front frappant le bureau avec un bruit mat et définitif.

La mouche s'envola et vint se poser sur le gant taché d'Elias. Ses ailes vibrèrent un instant avant qu'il ne sente, à travers la soie, la minuscule pression de ses pattes.

Chapitre 2

Compte à Rebours

La patte de la mouche, un crochet d'ébène microscopique, s'enfonça dans la trame de la soie. À travers la fine membrane de son gant, Elias sentit la vibration mécanique des ailes, un frisson parasite qui remonta le long de son radius jusqu'à sa nuque. Son bras se figea, une barre de fer glacée. Sous le tissu, sa peau hurlait, convaincue que l'insecte injectait déjà sa décomposition dans ses pores. Il ne respirait plus. L'air de la pièce, saturé d'une odeur de papier vieux et de formol s'échappant du cadavre de Thorne, semblait s'épaissir, se transformer en une gelée grise difficile à avaler.

Le front du docteur, écrasé contre le buvard, laissa échapper un sifflement de gaz post-mortem. Un dernier soupir non désiré.

— Éloigne-toi, Elias.

La voix de Marcus claqua dans le silence poisseux. Elle était sèche, dénuée de cette onctuosité feinte qu'il utilisait lors des séances de groupe. Marcus se tenait près de la console de ventilation, ses doigts épais tripotant nerveusement un cadran dont la peinture s'écaillait. Ses yeux, deux billes de verre sombre, ne fixaient pas le cadavre, mais les voyants rouges qui clignotaient au-dessus de la porte blindée.

Un grésillement électrique déchira l'atmosphère. Les haut-parleurs, encastrés dans les angles du plafond comme des nids de frelons, crachotèrent une salve de parasites avant qu'une voix synthétique, déformée par un écho métallique, ne sature l'espace.

« Alerte. Intégrité atmosphérique compromise. Taux d'oxygène : dix-sept pour cent. Rythme de consommation excédentaire détecté. Protocole Pandore : Phase deux. »

Sarah laissa échapper un hoquet, un bruit de succion désespéré. Sa main se crispa sur la lampe frontale suspendue à son cou, ses phalanges blanchissant sous l'effort. Le faisceau de lumière balaya frénétiquement la pièce, découpant des tranches de panique dans l'obscurité naissante. La poussière dansait dans le rayon, des milliers de fragments de peau morte et de fibres textiles que chacun s'apprêtait à inhaler pour la dixième fois.

— Qu'est-ce que ça veut dire, "phase deux" ? balbutia-t-elle. Sa voix montait dans les aigus, une corde de violon prête à rompre. Marcus, réponds-moi. Pourquoi la porte ne s'ouvre pas ?

Marcus ne la regarda pas. Il fixait un petit écran à cristaux liquides qui affichait des courbes descendantes. Un rictus étira ses lèvres, révélant des gencives pâles.

— Ce n'est pas une panne, Sarah. Ce n'est pas un accident. Thorne nous l'avait dit, n'est-ce pas ? « La guérison passe par l'élimination des superflus ».

Il se tourna enfin vers eux. Dans la pénombre, les rides de son visage ressemblaient à des crevasses creusées par une érosion acide.

— Le bunker est passé en mode Purge. Le système a calculé notre espérance de vie en fonction des réserves. À six, nous avons quatre heures. À trois... nous tenons jusqu'à demain. La machine ne cherche pas à nous sauver. Elle cherche à optimiser le cheptel restant.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le béton au-dessus de leurs têtes. Elias sentit une goutte de sueur couler le long de sa tempe. Elle traçait un chemin brûlant sur sa peau, une caresse non désirée de son propre corps. Il imaginait les alvéoles de ses poumons se ratatiner, comme des raisins secs oubliés au soleil. L'idée que l'air qu'il expulsait était immédiatement convoité par les narines de Marcus ou de Sarah le

rendit malade. Ils se volaient mutuellement leur vie, centimètre cube par centimètre cube.

Le grattement derrière la porte reprit. Plus fort. Un bruit de métal contre métal, lent, chirurgical. Comme si quelqu'un cherchait le point de rupture de la charnière.

— Quelqu'un est là-bas, chuchota Sarah, ses yeux s'écarquillant jusqu'à laisser paraître le blanc injecté de sang. Elle recula, sa lampe éclairant par intermittence le visage de Thorne. Le mort semblait les observer, un œil à moitié ouvert, vitreux, reflétant la lueur erratique.

— Personne n'est là-bas, répliqua Marcus d'un ton monocorde. C'est la pression. Les conduits de décompression se scellent. Le bunker se transforme en une boîte de conserve hermétique. On nous comprime, mes amis. On nous vide pour que le vide puisse enfin exister.

Il fit un pas vers Elias. Ce dernier recula violemment, son dos heurtant une étagère remplie de dossiers médicaux. Des feuilles s'envolèrent, des diagnostics de névroses, des listes de médicaments, des secrets d'âmes brisées qui n'avaient plus aucune importance face à la raréfaction de l'azote.

— Ne m'approche pas, Marcus, grogna Elias. Sa main gantée tâtonna derrière lui, cherchant une arme, un objet, n'importe quoi pour maintenir la distance sacrée. Son cœur cognait contre ses côtes, un oiseau en cage cherchant à briser le sternum.

— Tu sens ça, Elias ? demanda Marcus, ignorant la menace. La lourdeur dans tes membres ? Ton sang devient acide. Ton cerveau va bientôt commencer à dévorer ses propres souvenirs pour économiser de l'énergie. Tu te souviens de l'usine, n'est-ce pas ? De l'odeur du métal brûlé ? De la main de ton associé que tu n'as pas voulu prendre parce qu'elle était trop... visqueuse ?

Elias sentit un goût de bile au fond de sa gorge. Comment Marcus savait-il ? Les dossiers. Thorne avait tout noté. Chaque faiblesse, chaque fissure.

— Tais-toi, hurla Sarah. Elle braqua sa lampe directement dans les yeux de Marcus. La lumière crue révéla quelque chose de terrifiant : Marcus ne clignait pas des yeux. Il restait là, baigné dans l'éclat blanc, un sourire de prédateur fixé sur ses traits.

— Nous sommes dans la phase de sélection, continua Marcus, sa voix baissant d'un ton, devenant un murmure confidentiel qui semblait ramper sur le sol. Regardez-vous. Une femme qui se pisse dessus dès que l'ampoule faiblit. Un lâche qui préfère mourir étouffé plutôt que de frôler un semblable. Vous êtes les déchets de Thorne. Et la Purge est là pour sortir les poubelles.

Soudain, la lumière de Sarah vacilla violemment. Un claquement sec retentit dans les murs, suivi d'un sifflement d'air comprimé. Le plafond sembla s'abaisser de quelques centimètres. Dans les conduits, un liquide sombre commença à perler, une huile noire et odorante qui tachait le linoléum immaculé.

— L'oxygène descend à quinze pour cent, annonça la voix de Pandore.

Elias vit la mouche s'envoler du cadavre de Thorne pour venir se poser sur la joue de Sarah. Elle ne la sentit pas. Elle était trop occupée à fixer l'ombre de Marcus qui s'étirait sur le mur, démesurée, monstrueuse. L'ombre semblait se détacher de l'homme, prendre une autonomie propre, ses doigts de suie s'approchant de la gorge de la jeune femme.

— On doit sortir d'ici, articula Elias, sa propre voix lui paraissant étrangère, lointaine, comme s'il parlait sous l'eau.

Il regarda ses mains. Ses gants en soie étaient maintenant tachés de l'huile noire qui coulait du plafond. La souillure était partout. Le bunker n'était plus une clinique,

c'était un estomac en train de les digérer.

Marcus rit, un son sec comme un craquement d'os.

— Sortir ? Pour aller où, Elias ? Dehors, il n'y a que le monde que tu as aidé à empoisonner. Ici, au moins, l'agonie a un sens. C'est une mesure. Une statistique.

Il fit un autre pas. Le cuir de ses chaussures grinça sur le sol huileux. Sarah poussa un cri étouffé, sa lampe s'éteignant brusquement. Le noir fut total, absolu, une masse solide qui s'engouffra dans leurs bouches et leurs oreilles.

Elias sentit le souffle de Marcus contre son visage. Une odeur de menthe et de viande avariée.

— Dis-moi, Elias... murmura la voix dans les ténèbres. Est-ce que tu préfères mourir seul dans le noir, ou est-ce que tu vas enfin me laisser te toucher ?

Un bruit de lutte éclata. Un choc sourd. Le bruit d'un corps tombant sur le bureau, déplaçant le cadavre de Thorne dans un froissement de papier. Elias sentit des doigts froids, rugueux, se refermer sur son poignet, juste au-dessus du gant. Le contact fut comme une brûlure au troisième degré. Il hurla, mais aucun son ne sortit de ses poumons affamés d'air.

Dans l'obscurité, la voix de Pandore reprit, imperturbable.

*« Rythme cardiaque du sujet Vance en augmentation critique. Optimisation en cours.
»*

Chapitre 3

Aphenphosmphobie

Le noir n'était pas un vide, c'était une matière. Une mélasse épaisse, poisseuse, qui s'insinuait dans les sinus d'Elias, portant avec elle l'effluve écœurante de la sueur de Marcus — une odeur de cuivre et de peur rance, surmontée d'un relent de menthe chimique qui lui retournait l'estomac. Dans l'étroitesse du sas de décompression, chaque centimètre cube d'air semblait avoir été déjà respiré, filtré par des poumons malades, avant de revenir s'écraser contre son visage.

Elias sentit le mur de métal froid contre ses omoplates. La paroi vibrait d'un bourdonnement sourd, un râle mécanique qui semblait compter les secondes restant avant l'asphyxie. Ses mains, enfermées dans la soie protectrice de ses gants, étaient crispées contre son torse, une barrière dérisoire contre l'invasion.

— Recule, Marcus, souffla Elias. Sa propre voix lui sembla étrangère, un craquement sec dans le silence pressurisé.

— Je ne peux pas... Elias... je ne vois rien... l'air...

Le souffle de Marcus frappa la joue d'Elias. C'était un jet de vapeur humide, une intrusion insupportable. Elias visualisa les molécules de salive, les bactéries, la chaleur animale se transférant de l'autre vers lui. Son cœur bondit contre ses côtes comme un oiseau piégé dans une boîte de fer. Sous ses gants, ses paumes étaient inondées de sueur, la soie collant à sa peau dans une étreinte qu'il commençait déjà à percevoir comme une souillure.

Un déclic hydraulique retentit. Puis, le sifflement. Un filet de gaz blanc commença à

s'échapper d'une valve invisible au plafond, inondant le sas d'un brouillard givrant qui ne servait qu'à épaissir l'obscurité.

« Protocole de stabilisation d'urgence activé », résonna la voix de Pandore, dénuée de toute inflexion humaine. « Déséquilibre atmosphérique détecté. Verrouillage manuel requis pour réoxygénation. »

— Le levier... balbutia Marcus. Elias, le levier est de ton côté. Je l'ai senti quand on est entrés... juste à côté de ta tête.

Elias ne bougea pas. Il sentait la présence de Marcus, une masse de chaleur mouvante à quelques centimètres de lui. L'idée de tendre le bras, de risquer d'effleurer le torse de l'homme, ou pire, que leurs doigts se croisent dans l'aveuglement du sas, lui causait une nausée plus violente que le manque d'oxygène. Pour lui, le corps de l'autre était un champ de mines, une géographie de microbes et de textures molles qu'il refusait d'arpenter.

— Elias ! Marcus hurla cette fois, un cri étranglé par une quinte de toux.

Un bruit de frottement. Marcus cherchait à tâtons. Une main heurta l'épaule d'Elias. Le contact, bien qu'à travers l'épaisseur du veston, fut un électrochoc. Elias se contracta, un gémissement de dégoût pur s'échappant de sa gorge. Il visualisa la main de Marcus : des ongles peut-être rongés, des pores dilatés, la graisse naturelle de la peau se déposant sur son vêtement, s'infiltrant dans les fibres, atteignant sa propre chair.

— Ne me touche pas !

— On va crever, Elias ! Je ne sens plus mes jambes... le gaz...

Marcus s'effondra vers l'avant. Son poids s'écrasa contre Elias, le clouant contre la

paroi glacée. Le visage de Marcus vint se loger dans le creux du cou d'Elias. La sensation de la barbe naissante, drue et piquante, contre sa peau nue fut une agression totale. Elias ferma les yeux si fort que des taches de phosphore dansèrent sous ses paupières. Il sentait la chaleur de la carotide de Marcus battre contre sa propre gorge. C'était obscène. C'était une fusion forcée.

— Lève... le bras... murmura Marcus, sa voix n'étant plus qu'un sifflement agonisant.

Elias sentit une substance liquide couler sur son col. Des larmes ? De la sueur ? Ou peut-être que Marcus commençait à saigner des muqueuses sous l'effet de la pression. L'idée que les fluides corporels de cet homme étaient en train de l'imprégner déclencha une crise de panique. Ses poumons se verrouillèrent.

Ses doigts gantés cherchèrent frénétiquement le levier sur la paroi derrière lui. Il le trouva : une barre de fer rugueuse, couverte d'une pellicule de condensation huileuse. Il tira. Rien. Le mécanisme était grippé par des années de négligence sous la terre.

— Il faut... les deux mains... articula Marcus dans un dernier effort.

Pour utiliser ses deux mains, Elias devait dégager ses bras, les passer autour du corps de Marcus qui l'écrasait, l'enlacer presque pour atteindre le levier de sécurité. Il devrait presser sa poitrine contre celle de l'agonisant, sentir le soulèvement de ses côtes, l'humidité de son souffle à bout portant.

Le gaz de Pandore remplissait désormais le sas jusqu'à la taille. Une odeur d'ozone et de soufre.

— Elias... s'il te plaît...

Marcus agrippa le poignet d'Elias. Cette fois, ses doigts glissèrent et remontèrent, trouvant la petite bande de peau nue entre le gant de soie et la manche du veston.

Le contact fut une déflagration. Elias ne vit plus le sas, ne sentit plus le manque d'air. Il ne sentit que cette peau étrangère, spongieuse et chaude, se sceller à la sienne. Dans son esprit, une image s'imposa : des milliers de petits parasites grouillants passant du bras de Marcus à son propre sang, colonisant ses veines, transformant son intériorité en un cloaque.

Une force sauvage, née d'une répulsion primordiale, s'empara de lui. Il ne chercha pas à sauver Marcus. Il chercha à s'en extraire.

Il projeta ses genoux vers l'avant, percutant l'estomac de l'autre. Marcus lâcha une plainte étouffée et recula d'un pas chancelant dans le brouillard. Elias, libéré de l'étreinte, se jeta sur le levier. Il y mit tout son poids, toute sa haine de la chair, toute sa volonté de redevenir pur, seul, intouchable.

Le métal grimaça. Un craquement sec retentit dans tout le bunker.

Le panneau de décompression ne s'ouvrit pas vers l'extérieur. Il glissa vers l'intérieur, un lourd battant de plomb s'abattant avec la précision d'un couperet.

Marcus, déséquilibré par le coup de genou d'Elias, n'eut pas le temps de se redresser. Le bord inférieur de la porte le cueillit au niveau des hanches. Le bruit fut celui d'une branche de bois vert que l'on brise lentement. Un craquement humide, suivi d'un soupir de succion alors que la pression s'équilibrait brusquement.

Le silence revint, seulement troublé par le sifflement résiduel de l'air.

Elias restait prostré contre le levier, le visage tourné vers le mur. Il n'osait pas regarder. Mais l'odeur... l'odeur avait changé. À la menthe et à la sueur avait succédé l'odeur métallique et chaude du sang frais, une vapeur lourde qui lui tapissait la langue.

— Optimisation réussie, déclara Pandore. Volume d'oxygène consommé réduit de cinquante pour cent. Félicitations, sujet Vance.

Elias baissa les yeux. À ses pieds, le gant de soie de sa main droite était maculé d'une tache sombre qui s'étendait avec une rapidité obscène. Le sang de Marcus. Il s'imprégnait dans le tissu, traversait la maille, atteignait ses pores.

Il commença à frotter sa main contre le métal rugueux de la paroi. Frénétiquement. Il frotta jusqu'à ce que la soie se déchire, jusqu'à ce que sa propre peau soit à vif, mêlant son sang à celui du mort, dans une union qu'aucun lavage ne pourrait jamais effacer.

Dans le noir, il entendit un petit bruit de succion derrière lui. Le cadavre de Marcus, coincé sous la porte, semblait encore vouloir lui dire quelque chose à travers le bouillonnement de ses poumons perforés.

Elias se mit à rire, un son aigu et cassé qui ricocha contre les parois d'acier de la clinique Alys. Il était seul. Il était propre. Mais sous ses ongles, il sentait déjà la vie de l'autre qui commençait à pourrir.

Chapitre 4

L'Ombre Surgit

Le bourdonnement des transformateurs électriques dans les cloisons de l'aile Ouest n'était pas un bruit de fond, c'était une pulsation, une migraine qui vibrait jusque dans la pulpe des doigts. Elias fixait sa main droite. La soie du gant, autrefois d'un blanc immaculé, était devenue une seconde peau visqueuse, une membrane de pourriture écarlate qui scellait son crime contre sa propre chair. L'odeur du sang de Marcus, métallique et chaude, semblait ramper le long de son bras pour s'insinuer dans ses narines, une effluve de fer et de cuivre qui lui retournait l'estomac. À chaque mouvement, le tissu déchiré accrochait les lambeaux de son derme à vif, provoquant une décharge électrique qui lui faisait serrer les dents jusqu'à menacer de briser ses molaires.

À côté de lui, le souffle de Sarah Blake était court, saccadé, un cliquetis de poumons encrassés par la panique. Elle ne regardait pas Elias. Ses yeux, dilatés au point de dévorer l'iris, étaient rivés sur le faisceau de sa lampe frontale. Le cône de lumière blanche tremblait, balayant les murs en béton poli de la clinique avec une frénésie d'insecte agonisant. Elle caressait nerveusement le boîtier en plastique de la lampe, ses ongles courts produisant un grattement sec, obsessionnel. *Tic. Tic. Tic.*

— L'air est plus lourd, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de vapeur. Tu le sens ? Le système de brassage... il ralentit. On respire nos propres expirations, Elias. On avale notre propre mort.

Elias ne répondit pas. Il était trop occupé à observer une petite tache d'huile qui suintait d'un joint de dilatation au plafond. Une goutte noire, lourde, qui s'étirait avec une lenteur obscène avant de s'écraser sur le sol dans un *ploc* sourd qui résonna

comme un coup de feu dans le couloir pressurisé.

Soudain, le bourdonnement s'arrêta.

Ce ne fut pas une extinction progressive, mais une exécution brutale. Le silence qui suivit fut plus violent qu'un cri. C'était un silence solide, une masse de plomb qui s'abattit sur leurs épaules. Puis, le filament de la lampe frontale de Sarah vira à l'orange maladif, grésilla une dernière fois, et s'éteignit.

Le noir.

Ce n'était pas une absence de lumière. C'était une substance. Une mélasse d'encre, épaisse, étouffante, qui s'engouffra dans leurs bouches et leurs oreilles. Elias sentit la panique de Sarah avant même qu'elle ne laisse échapper le moindre son. C'était une onde de choc thermique, une brusque montée de température émanant de son corps.

— Sarah ? chuchota-t-il, sa propre voix lui paraissant étrangère, comme si elle venait de l'autre bout d'un tunnel.

Il n'y eut pas de réponse humaine.

D'abord, il y eut le bruit du plastique qui éclate. Sarah venait de broyer le boîtier de sa lampe entre ses doigts. Puis, un râle. Un son qui ne ressemblait en rien à la voix de la femme athlétique et rationnelle qu'il côtoyait depuis des jours. C'était le bruit d'un cuir que l'on déchire, un grognement guttural, profond, qui semblait remonter des entrailles de la terre.

Elias se colla contre la paroi froide. Le métal contre son dos était la seule chose qui lui permettait de savoir qu'il existait encore. Dans l'obscurité totale, son *aphenphosmphobie* se transforma en un monstre tangible. Il imaginait des mains invisibles, des doigts de cadavres, s'étendant dans le vide pour effleurer sa peau à vif.

L'idée d'un contact, même accidentel, dans cette tombe de béton, lui fit monter une bile acide dans la gorge.

— Sarah, arrête, balbutia-t-il. Garde le contrôle. C'est juste... c'est juste une panne.

Un frottement sec sur le sol. Quelque chose rampait. Pas comme un humain. C'était le mouvement fluide et désarticulé d'un arachnide. Les articulations de Sarah craquaient avec une netteté de bois mort que l'on brise. *Crac. Crac.*

Elias retint sa respiration. Il entendait maintenant le claquement des dents de Sarah, un rythme rapide, animal. L'odeur dans le couloir changea brusquement. À l'ozone et au sang se mêla une fragrance de musc sauvage, une odeur de bête acculée, de sueur âcre et de peur transformée en venin.

— L'Ombre... murmura une voix qui n'était plus celle de Sarah. L'Ombre voit mieux sans les yeux.

Le son ne venait pas d'où il l'attendait. Il venait du sol, juste devant ses pieds.

Elias se figea, le cœur battant si fort contre ses côtes qu'il craignit que le bruit n'attire le prédateur. Il sentit un déplacement d'air, un souffle chaud contre son genou. Elle était là, tapie dans le noir, ses sens nyctophobes ayant basculé dans une hyperesthésie prédatrice. Pour Sarah, la lumière était une armure ; sans elle, son esprit s'était brisé pour laisser place à ce mécanisme de survie atavique, une entité née de la terreur pure.

Il tenta de reculer, mais sa main droite, celle qui saignait, glissa sur la paroi. Le frottement de la plaie contre le métal arracha un gémissement étouffé à ses lèvres.

Erreur fatale.

Le mouvement fut instantané. Il ne vit rien, mais il sentit le poids. Une masse

compacte, musculeuse, lui percuta l'épaule, le projetant violemment contre le mur opposé. Il tomba lourdement, sa main blessée frappant le sol en premier. La douleur fut une explosion blanche dans son cerveau, mais le cri resta bloqué dans sa gorge car une main, froide et dure comme de la pierre, venait de se refermer sur sa mâchoire.

Le contact. Le cauchemar d'Elias se matérialisait.

Les doigts de Sarah s'enfonçaient dans ses joues, cherchant les points de pression, explorant la structure osseuse de son visage avec une curiosité macabre. Il sentait la force inhumaine dans ses tendons. Elle ne le tenait pas comme une amie cherche un appui ; elle le tenait comme une pièce de viande que l'on examine avant de la dépecer.

— Tu sens le fer, Elias, susurra l'Ombre à son oreille. Tu sens la culpabilité qui suinte par tes pores. Ça a le goût de la rouille.

Il essaya de se dégager, mais elle était partout. Ses membres semblaient s'être multipliés dans le noir. Il sentit un genou lui écraser le sternum, expulsant l'air de ses poumons. La panique d'Elias atteignit un point de rupture. L'idée que la peau de cette chose touchait la sienne, que leurs fluides pourraient se mélanger dans la friction de la lutte, lui causa une révolulsion plus forte que la peur de mourir.

Il commença à frapper frénétiquement dans le vide. Ses mains rencontrèrent du tissu, puis de la peau nue, moite, brûlante. Chaque contact lui arrachait un haut-le-cœur. Il griffa, il mordit, il chercha à repousser cette invasion de son espace vital.

Dans l'obscurité, un rire sec, dépourvu de joie, éclata. Un rire de gorge.

— Frappe, Elias. Chaque coup est une caresse pour l'Ombre. On est si proches maintenant... On ne fait qu'un dans le noir.

Soudain, un sifflement strident déchira le silence. Une alarme de secours, alimentée

par une batterie indépendante, commença à hurler quelque part dans le plafond. Une lumière rouge, stroboscopique, se mit à clignoter, découpant l'espace en une série d'images fixes et cauchemardesques.

Flash. Sarah était accroupie sur lui, son visage n'était plus qu'un masque de fureur, ses lèvres retroussées sur ses gencives.

Flash. Elle était à un mètre de lui, ses membres tordus dans une pose impossible, la tête penchée à quatre-vingt-dix degrés.

Flash. Elle était au plafond, agrippée aux tuyauteries, ses yeux reflétant le rouge de l'alarme comme ceux d'un lémurien.

Elias se redressa, chancelant, sa main droite dégoulinant d'un mélange de son sang et de la salive de la créature. Il regarda vers le haut. Dans chaque battement de la lumière rouge, l'Ombre se rapprochait, descendant le long des tubes d'acier avec une agilité démoniaque.

L'oxygène manquait. L'air devenait acide, brûlant la gorge à chaque inspiration. Elias comprit que la panne n'était pas un accident. C'était le scalpel de la Clinique Alys, découpant leurs dernières défenses pour voir ce qu'il restait à l'intérieur une fois que la lumière s'éteignait.

Sarah, ou ce qu'il en restait, se laissa tomber du plafond. Elle atterrit sans bruit, juste devant lui. Dans le flash rouge suivant, il vit qu'elle tenait un éclat de plastique de sa lampe frontale, une pointe acérée, noire de sang.

Elle ne voulait pas s'échapper. Elle voulait le purifier.

Elias recula dans l'ombre, là où la lumière rouge ne pénétrait pas, s'enfonçant de lui-même dans le territoire de la bête pour échapper à sa vue. Il sentit le mur s'arrêter. Une porte. Une issue.

Il tourna la poignée, mais le protocole Pandore était implacable. La porte était verrouillée. Il était coincé entre l'acier froid et la chair démente. Derrière lui, le cliquetis des dents reprit, plus proche que jamais.

Il ferma les yeux, même si cela ne changeait rien. Il sentit la pointe de plastique s'enfoncer doucement dans l'épaule de son autre bras, cherchant le muscle, cherchant la vie. L'Ombre ne frappait pas. Elle dégustait.

Le dernier flash de l'alarme montra le visage de Sarah à quelques centimètres du sien. Elle ne souriait pas. Elle l'observait avec une tristesse infinie, tandis que sa main libre remontait lentement vers le cou d'Elias pour terminer ce que l'obscurité avait commencé.

Chapitre 5

L'Écho du Prédateur

La pointe de plastique s'enfonça d'un millimètre supplémentaire, une morsure sèche dans le derme de son épaule. Elias ne respirait plus. L'air dans ses poumons s'était transformé en plomb liquide, stagnant, toxique. À quelques centimètres, le visage de Sarah n'était plus qu'une topographie de terreur et de démence, ses pupilles dilatées par la nyctophobie, dévorant le peu de lumière rouge qui palpitait encore dans le couloir. Il sentait la chaleur moite de son souffle sur ses lèvres, une effraction d'intimité qui lui donnait envie de s'arracher la peau. Pour un homme qui percevait chaque contact comme une brûlure au troisième degré, ce corps pressé contre le sien était une agonie plus pure que la menace de la seringue.

Un claquement sec retentit. Rythmique. Métallique. *Tic. Tic. Tic.*

Sarah figea son geste. Sa tête bascula sur le côté avec une raideur de poupée brisée. Dans l'obscurité du couloir, une silhouette frêle se dessinait, les doigts pianotant contre la paroi en acier d'une grille d'aération déjà dévissée. Clara. Ses yeux laiteux, inutiles, semblaient pourtant fixer un point précis dans le vide, là où les ondes sonores se cognaient contre les murs.

— Le cœur de Sarah bat à cent quarante-deux, murmura Clara, sa voix n'étant qu'un sifflement incolore. Celui d'Elias ressemble à une aile d'oiseau piégée dans un bocal. L'air s'en va, Elias. Vous le sentez ? Les ventilateurs forcent. Ils aspirent le vide.

Sarah lâcha prise, reculant d'un pas, ses mains tremblant violemment autour de l'aiguille souillée. Elias s'effondra contre la porte verrouillée, frottant frénétiquement son épaule à travers le tissu de sa veste, tentant d'effacer la trace de son contact, la

souillure de sa proximité. Ses gants en soie étaient trempés de sueur.

— Par ici, ordonna Clara en désignant le conduit béant. Le métal chante différemment là-haut. Il n'y a pas de serrures pour le protocole Pandore dans les poumons de la clinique.

L'ascension fut un calvaire de frottements. Elias fut le dernier à s'engouffrer dans le boyau d'acier galvanisé. L'espace était si étroit que ses épaules frottaient contre les parois froides. L'odeur de poussière rance et de graisse figée lui montait à la gorge, une saveur de vieux métal et de desquamation humaine. Devant lui, les chaussures de Sarah n'étaient qu'à quelques centimètres de son visage. Il voyait chaque éraflure sur le cuir, chaque grain de poussière. L'idée que leurs membres puissent s'entrechoquer dans ce tunnel pressurisé déclenchait en lui des spasmes diaphragmatiques.

— Ne me touchez pas, hoqueta-t-il, sa voix étouffée par le métal. Sarah, si vos pieds me frôlent...

— Tais-toi, Elias, trancha Clara depuis la tête du convoi. Écoute le silence. Il n'est pas plat. Il a des reliefs.

Ils rampaient dans une semi-obscurité rythmée par les pulsations rouges des alarmes lointaines qui filtraient à travers les fentes des grilles. Le bruit de leur progression — le froissement des vêtements contre l'acier, le souffle court, le cliquetis des ongles — créait une cacophonie insupportable dans ce tube de résonance. Elias sentait la condensation de leur respiration collective perler sur les parois, une humidité humaine, grasse, qui semblait vouloir l'engloutir.

Clara ne ralentissait pas. Elle se déplaçait avec une aisance de prédateur arachnéen, ses mains effleurant les rivets, ses oreilles captant les vibrations des générateurs à l'agonie.

— On tourne à gauche, dit-elle. Les conduits de droite vibrent trop. Quelque chose de lourd y rampe. Ou quelque chose qui n'a pas besoin d'oxygène.

La paranoïa s'insinua dans les vertèbres d'Elias. Il imaginait Thorne, le cadavre aux yeux vides, se liquéfiant quelque part dans les niveaux supérieurs, sa décomposition contaminant l'air qu'ils aspiraient. Il imaginait le prédateur, celui qui maniait le scalpel, les écoutant depuis l'autre côté de la paroi fine.

Le tunnel s'élargit soudain, débouchant sur une plateforme de maintenance surplombant une zone qu'ils n'auraient jamais dû voir. Clara s'arrêta net. Elle inclina la tête, ses doigts vibrant dans l'air.

— Nous y sommes. Le Couloir des Miroirs.

Elias se hissa hors du conduit, ses muscles hurlant de fatigue. Il se retrouva dans un espace long et étroit, baigné d'une lumière crue, insoutenable après la pénombre des conduits. Les murs, le plafond, et même le sol étaient recouverts de plaques de verre poli, d'une pureté chirurgicale.

L'effet fut instantané. Des milliers d'Elias, des milliers de Sarah, des milliers de Clara se multiplièrent à l'infini dans une perspective distordue. Elias chancela. Partout où il portait le regard, il voyait son propre visage livide, ses mains tremblantes, sa propre vulnérabilité. Il n'y avait plus d'ombre pour se cacher. Plus de coin où s'isoler. La multiplication des reflets créait une illusion de foule, une promiscuité visuelle qui heurta son aphenphosmphobie avec la violence d'un choc physique. Il avait l'impression d'être touché par des milliers de regards, violé dans son intimité par ses propres doubles.

— Pourquoi ici ? cracha Sarah, protégeant ses yeux de la réverbération. C'est un piège. Clara, pourquoi nous avoir menés ici ?

Clara restait immobile au centre de la galerie, son absence de reflet dans ses propres yeux rendant sa silhouette encore plus spectrale parmi les miroirs. Elle ne semblait pas affectée par la multiplication des images. Elle souriait, un étirement de lèvres sans joie qui révélait des gencives pâles.

— Parce que le prédateur ne regarde pas avec ses yeux, murmura-t-elle. Il regarde avec votre peur. Et ici... votre peur est partout. Vous ne savez plus où vous commencez et où l'image s'arrête.

Un grincement strident déchira l'air. Au bout du couloir, une porte coulissa.

Le reflet de Sarah, à sa gauche, commença à se comporter bizarrement. Il ne bougeait pas en synchronisation avec elle. L'image dans le miroir restait immobile, la tête légèrement penchée, tandis que la vraie Sarah pivotait sur elle-même, cherchant l'origine du bruit. Puis, d'autres reflets commencèrent à se désolidariser. Dans une plaque de verre au plafond, Elias se vit lui-même, mais son double ne tremblait pas. Son double souriait. Un sourire carnassier, identique à celui qu'il avait eu lorsqu'il avait regardé son associé sombrer dans la cuve d'acide, sans lui tendre la main.

— Clara, fit Elias, sa voix montant dans les aigus, Clara, les miroirs... ils ne renvoient pas ce qu'on fait.

— Ils renvoient ce que vous êtes, Elias, répondit-elle doucement. Le protocole Pandore n'est pas un verrouillage. C'est une dissection.

Une odeur de formol et de chair brûlée commença à saturer l'espace. Le cliquetis des dents reprit, mais cette fois, il venait de partout. Chaque miroir semblait émettre son propre son de mastication.

Sarah hurla. Une main, sortie de nulle part — ou peut-être d'un cadre de miroir — venait de saisir sa cheville. Ce n'était pas une main humaine. Les doigts étaient trop

longs, les articulations inversées, la peau d'un gris de cendre. Elle fut tirée violemment vers le sol, son corps percutant le verre qui ne se brisa pas, mais ondula comme une surface liquide.

Elias recula, ses talons glissant sur le sol poli. Il vit son propre reflet s'approcher de la surface du verre, de l'autre côté, posant une main paume à plat contre la paroi invisible. Le double pressait, ses doigts s'écrasant contre la barrière, cherchant le contact. Cherchant à toucher le vrai Elias.

— Non... non, ne me touche pas... gémit Elias, s'effondrant sur les genoux au centre du couloir, les bras croisés sur sa poitrine pour se faire le plus petit possible.

Clara s'approcha de lui. Elle ne marchait pas, elle glissait. Elle posa sa main sur l'épaule d'Elias. Le contact fut comme une décharge électrique, un venin froid qui se propagea dans ses veines. Il voulut hurler, mais sa gorge était obstruée par une terreur si dense qu'elle en était solide.

— Tu sens ça, Elias ? murmura-t-elle à son oreille, tandis que tout autour d'eux, les reflets de Sarah étaient méthodiquement démembrés par des ombres sorties du verre. C'est le poids de la vérité. On ne s'échappe pas de la Clinique Alys. On s'y infiltre.

Elle se pencha davantage, son souffle sentant la menthe et le sang séché.

— Le Dr Thorne n'est pas mort d'avoir vu le néant, Elias. Il est mort parce qu'il a compris que le néant, c'était nous.

Au bout du couloir, la silhouette massive du prédateur se découpa enfin dans l'encadrement de la porte. Il ne portait pas de masque. Il n'avait pas de visage. Juste une surface lisse et réfléchissante, un miroir parfait montrant à Elias la seule chose qu'il ne pouvait supporter de voir : lui-même, terrifié, incapable de geste, attendant que la main de l'autre vienne enfin, inévitablement, le saisir.

Chapitre 6

La Galerie des Monstres

Le cliquetis métallique des miroirs qui pivotent dans leurs gonds invisibles résonne contre les parois de béton, un son sec, semblable à des vertèbres qu'on brise une à une. Dans l'étroit boyau de la Galerie, l'air est devenu une mélasse tiède, saturée d'une odeur de poussière électrique et d'ozone rance qui colle au fond de la gorge. Elias sent la sueur perler sous ses gants de soie, une humidité poisseuse qui transforme le tissu en une seconde peau insupportable. Chaque mouvement de ses propres doigts contre la paume de sa main lui donne la nausée ; il imagine les squames, les bactéries, la vie microscopique qui grouille dans cette obscurité confinée.

À sa gauche, Marcus a les yeux rivés sur la jointure entre deux plaques d'argenture. Ses doigts boudinés grattent nerveusement la couture de son pantalon. Il a remarqué le décalage. Un millimètre. Un battement de cil. Derrière le verre, quelque chose a bougé, mais ce n'était pas un reflet. C'était le bruit d'une courroie de transmission qui patine, un gémissement de métal fatigué. Marcus halète, un sifflement court et irrégulier qui trahit l'effondrement imminent de sa logique. Pour lui, le monde est une machine, et ici, la machine a faim. Il voit, dans l'angle mort d'un cadre doré, le reflet d'un engrenage dentelé qui semble émerger de sa propre cage thoracique.

— Ne regarde pas, Marcus, murmure Sarah, mais sa voix n'est qu'un souffle haché, une vibration sans timbre.

Elle avance, la lampe frontale éteinte par nécessité de survie, mais ses yeux sont écarquillés, fixés sur la paroi de droite. Là, une dizaine de Sarah défilent en silence. Dans le premier miroir, elle est intacte. Dans le second, une fine ligne rouge barre son front. Dans le cinquième, sa peau commence à s'écailler comme du vieux papier

peint, révélant des muscles striés, noirs de sang coagulé. Les reflets ne suivent plus ses mouvements. Ils s'arrêtent, se tournent les uns vers les autres, entament une conversation muette tandis que la Sarah de chair continue de marcher, les ongles plantés si profondément dans ses paumes que le sang commence à imbiber ses manches.

Elias recule d'un pas, mais son dos rencontre une surface froide. Un autre miroir. Il se fige, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau pris au piège dans une boîte de fer. Son reflet est là, à quelques centimètres. Il voit les pores de sa peau, dilatés par la terreur, et cette lueur de culpabilité qui brûle au fond de ses pupilles comme une mèche courte. Le reflet d'Elias ne porte pas de gants. Ses mains sont nues, couvertes d'une huile noire et visqueuse, la même huile qui recouvrait les leviers de la machine de l'usine, ce jour-là. Il voit ses doigts de verre se tendre vers lui, cherchant le contact, cherchant à briser la seule barrière qui le protège encore de la souillure du monde.

— Ils... ils nous dissèquent, hoquète Marcus.

L'homme s'est arrêté devant une section de verre sans tain. Derrière la paroi, dans l'ombre portée, les mécanismes de la Clinique Alys s'étirent comme des membres d'insectes. Des pistons de cuivre montent et descendent avec une régularité obscène, lubrifiés par un liquide jaunâtre qui dégage une odeur de bile. Marcus voit son propre visage se superposer aux rouages. Il voit comment les comes et les leviers sont disposés pour broyer, pour étirer, pour transformer la douleur en une énergie cinétique silencieuse. Un craquement sourd retentit sous ses pieds. Le sol n'est pas en pierre. C'est une grille. Une grille au-dessus d'un puits de miroirs qui s'enfonce vers le centre de la terre, multipliant à l'infini l'image de leur chute potentielle.

Le rythme cardiaque d'Elias s'accélère. Le tunnel semble se rétrécir, les parois se rapprochent, l'espace entre lui et Sarah devient un gouffre de danger. Elle est trop près. Il sent la chaleur de son corps, une radiation insupportable qui menace de brûler sa peau à travers ses vêtements. Chaque centimètre de peau exposée lui semble être

une plaie ouverte.

— Regarde-les, Elias, susurre la voix de Sarah, mais ce n'est pas elle qui parle.

C'est le reflet dans le grand miroir central, une version de Sarah dont la mâchoire pend, retenue seulement par quelques filaments de tendons blanchâtres. Ses yeux sont deux trous noirs d'où s'écoule une humeur vitreuse.

— Regarde ce que nous sommes quand on retire le vernis. Thorne le savait. Il a vu la mécanique de l'âme. C'est juste de la viande qui grince sous la pression.

Soudain, le silence s'abat, plus lourd qu'un linceul de plomb. Les miroirs cessent de pivoter. Le cliquetis des machines derrière les murs s'éteint dans un soupir de vapeur. Au bout du couloir, là où l'obscurité devrait être totale, une forme émerge. Elle ne marche pas vraiment ; elle glisse, déplaçant le peu de lumière qui subsiste comme on écarte un rideau de poussière.

La silhouette est massive, vêtue d'une blouse de chirurgien d'un blanc si pur qu'il en devient douloureux pour les yeux. Mais là où devrait se trouver un visage, il n'y a qu'une plaque de verre parfaitement polie, un miroir ovale et convexe enchâssé dans la chair du cou. Pas de nez, pas de bouche, pas d'yeux. Juste une surface réfléchissante qui capture l'image de la galerie et la renvoie, déformée, agrandie, monstrueuse.

Le prédateur s'arrête à trois mètres d'eux.

Elias sent ses jambes se dérober. Dans le visage-miroir de la créature, il se voit. Il voit le petit garçon qui n'osait pas tenir la main de sa mère. Il voit l'homme qui a regardé son collègue se faire happer par la presse hydraulique, les pieds cloués au sol par le dégoût de la chair broyée, de l'os qui éclate, du sang qui gicle. Dans le reflet de la créature, les mains d'Elias sont énormes, monstrueuses, et elles se tendent vers lui.

Le prédateur lève une main. Ses doigts sont longs, effilés, terminés par des scalpels de chrome qui luisent d'un éclat bleuté. Il ne cherche pas à frapper. Il cherche à toucher.

— Non... pas ça... pas ça... gémit Elias, reculant jusqu'à ce que ses omoplates s'écrasent contre le verre froid derrière lui.

Marcus, à côté de lui, est tombé à genoux. Il ne regarde plus le monstre. Il regarde le sol, fasciné par le mouvement des vis qui se dévissent d'elles-mêmes, libérant les plaques de miroir. Le sol commence à se dérober. Le verre craque sous leurs pieds, de longues veines de givre se propageant à partir du point d'impact du prédateur.

La créature fait un pas de plus. L'odeur change. Ce n'est plus l'ozone, c'est l'odeur de la salle d'opération, du désinfectant qui pique les narines, du formol qui fige le temps. Dans son visage de miroir, Elias voit maintenant le cadavre du Dr Thorne. Le médecin est là, debout derrière lui dans le reflet, posant ses mains spectrales sur les épaules d'Elias. Le contact est imaginaire, mais la sensation est réelle : un froid polaire qui traverse la soie de ses gants, une pression de doigts morts qui s'enfoncent dans ses trapèzes.

Sarah hurle, un cri strident qui se répercute à l'infini contre les parois, multiplié par mille échos, mille reflets de bouches hurlantes. Elle se jette contre le miroir de gauche, cherchant une issue, mais ses mains ne rencontrent que la solidité impitoyable de l'argenterie.

Le prédateur incline la tête. Dans le miroir qui lui sert de visage, l'image d'Elias se fragmente. Le reflet se brise en une multitude de facettes, chacune montrant une version différente de sa lâcheté. Elias voit ses mains se détacher de ses poignets dans le miroir, volant vers lui pour l'étrangler.

La main du monstre, la main aux doigts de scalpel, se lève lentement. Elle s'approche de la joue d'Elias. Le métal effleure le duvet de sa peau. Le froid est absolu. C'est une caresse de glace et de haine. Elias veut fermer les yeux, mais ses paupières refusent d'obéir. Il est condamné à voir. À se voir. À voir la vérité que Thorne a découverte avant de mourir : qu'ici, dans la Clinique Alys, le seul monstre est celui qui nous regarde dans la glace, et qu'il a enfin décidé de sortir de son cadre pour nous serrer la main.

Chapitre 7

Le Péché Industriel

Le froid laissé par le scalpel sur sa joue ne s'évapore pas ; il s'insinue sous la peau, une ligne de givre qui descend le long de sa mâchoire pour venir mordre sa carotide. Elias recule, ses talons claquant sur le carrelage poisseux avec un bruit de craquement d'os. Le miroir n'est plus qu'une surface inerte, une flaque d'argent figée, mais le reflet de sa propre lâcheté reste gravé derrière ses rétines, plus net que la réalité. Dans l'air vicié de la Clinique Alys, l'odeur de l'ozone se mélange à celle, plus écœurante, de la sueur rance et du désinfectant périmé.

À côté de lui, le souffle de Sarah est un sifflement irrégulier, une soupape de sécurité sur le point de lâcher. Sa lampe frontale balaie frénétiquement la pièce, le faisceau tremblant accrochant des détails que l'esprit préférerait ignorer : une tache d'humidité sur le mur qui ressemble à un visage hurlant, la poussière qui danse dans la lumière comme des fragments de peau morte. Le halo finit par se fixer sur un casier métallique dont la porte, tordue, baille comme une plaie ouverte.

« Elias, regarde. »

Sa voix est un râle. Elle n'a pas bougé. Elle reste là, les muscles de son cou tendus au point de rompre, sa lampe pointée vers l'ancre d'acier. Elias sent l'humidité à l'intérieur de ses gants en soie. La soie, censée le protéger du contact immonde du monde, n'est plus qu'une seconde peau visqueuse, une membrane qui l'étouffe. Il s'approche, chaque fibre de son être hurlant de ne pas réduire la distance, de ne pas frôler le métal rouillé.

Au fond du casier, une chemise cartonnée de couleur ocre semble avoir absorbé toute

la noirceur du bunker. Elle est gonflée, déformée par l'humidité, sa tranche marquée d'un tampon rouge qui a bavé : *PROTOCOLE HÉPHAÏSTOS - CONFIDENTIEL*.

Sarah tend une main pour le saisir. Elias voit ses doigts trembler, les ongles rongés jusqu'au sang, un tic nerveux agitant son pouce. Il veut lui dire de ne pas toucher, de ne pas briser le sceau de cette horreur, mais sa gorge est obstruée par une boule de bile sèche. Le papier gémit lorsqu'elle l'extrait de sa cachette. C'est un son organique, le cri d'un cuir qu'on arrache.

Elle ouvre le dossier. La lumière de sa lampe inonde les pages jaunies. Des photos tombent sur le sol, glissant comme des écailles. Elias n'a pas besoin de les ramasser pour savoir ce qu'elles représentent. Il reconnaît les structures métalliques tordues, les cuves éventrées, la fumée noire qui dévorait le ciel ce jour-là. Mais il y a plus. Des documents qu'il pensait avoir brûlés avec le reste de sa conscience.

« C'est ton nom, Elias », murmure Sarah. Elle recule d'un pas, le dossier serré contre sa poitrine comme un bouclier inutile. « Pourquoi ton nom est-il sur un rapport de négligence criminelle ? »

L'air dans la pièce semble se solidifier. Elias entend le battement de son propre cœur, un tambour de guerre sourd qui résonne dans ses tempes. Le tic nerveux de Sarah s'accélère. Sa lampe frontale oscille, le faisceau frappant Elias au visage, l'aveuglant.

« L'accident de la fonderie Veridian... », continue-t-elle, sa voix montant dans les aigus, frôlant l'hystérie. « On a dit que c'était une défaillance technique. Mais ce rapport... il dit que les vannes de sécurité ont été ignorées. Il dit que le superviseur a refusé d'intervenir pour secourir l'ingénieur coincé dans la zone de purge. »

Elle marque une pause, son souffle se transformant en un sanglot sec.

« L'ingénieur s'appelait Julian. Il a crié pendant dix minutes, Elias. Dix minutes

pendant lesquelles tu aurais pu tendre la main. Tu aurais pu le tirer de là. Mais tu ne l'as pas fait. Le rapport dit que tu as regardé. Tu as regardé la vapeur lui peler la peau parce que tu ne pouvais pas supporter l'idée de le toucher. »

Elias sent une goutte de sueur couler dans son dos, une trace de limace glacée. La pièce se rétrécit. Les murs semblent se rapprocher, chargés de l'amertume des secrets déterrés. Il regarde ses mains gantées. Sous la soie, il peut presque voir les brûlures invisibles de sa propre inaction.

« Tu n'es pas malade, Elias », crache Sarah, et cette fois, il y a une haine pure dans ses yeux nyctophobes. « Tu n'as pas peur du toucher. Tu as peur de la responsabilité du vivant. Tu es venu ici pour effacer ça. Pour te cacher derrière un diagnostic et des gants de luxe. »

Soudain, un bruit sourd résonne dans les conduits de ventilation au-dessus d'eux. Un grattement métallique, comme si des ongles de fer parcouraient la paroi intérieure du zinc. Puis, un rire. Ou peut-être est-ce seulement le gaz qui siffle dans les tuyaux. Le groupe, ou ce qu'il en reste, s'est rassemblé dans l'ombre du couloir. Leurs silhouettes sont des découpures noires contre le gris béton. Elias sent leurs regards, des lames de rasoir invisibles qui cherchent les failles dans sa chair.

« Est-ce que c'est lui ? » demande une voix dans l'obscurité, celle de Miller, le patient dont les mains ne cessent de gratter les murs jusqu'à l'os. « Est-ce que c'est Elias qui nous tue un par un pour fermer le dossier ? »

La suspicion est un poison plus rapide que le dioxyde de carbone. Elle sature l'atmosphère, rend chaque respiration pénible. Elias veut nier, mais ses cordes vocales sont nouées par les fils de soie de son propre mensonge. Il voit Sarah s'éloigner de lui, se rapprocher de la zone d'ombre où les autres attendent. Elle préfère le noir qu'elle redoute tant à la proximité de l'homme qu'il est vraiment.

« Le tueur n'est pas une entité, Sarah », articule enfin Elias, sa voix n'étant plus qu'un murmure brisé. « Le tueur est la vérité qu'on a essayé d'étouffer sous ce béton. Thorne savait. Il a construit cet endroit pour nous forcer à regarder nos propres cadavres. »

Un nouveau grincement, plus proche cette fois. Une ampoule au plafond explose dans un jet d'étincelles bleutées, plongeant la moitié de la pièce dans les ténèbres. Sarah hurle, un cri déchirant qui se répercute contre les parois de métal. Sa lampe frontale vacille, le faisceau frappant le mur où l'ombre d'Elias semble s'étirer, démesurée, monstrueuse. Les doigts de son ombre sont des scalpels.

Dans l'obscurité qui gagne, le groupe se fragmente. Elias entend des pas précipités, le frottement des vêtements contre les murs, des respirations saccadées qui s'éloignent dans différentes directions. La paranoïa a fait son œuvre : ils ne sont plus des survivants, ils sont des proies isolées dans un labyrinthe de fer.

Elias reste seul dans la zone de lumière mourante. L'odeur de la fonderie remonte dans ses narines — le métal en fusion, la chair brûlée, l'ozone. Il baisse les yeux vers ses mains. Une tache sombre apparaît sur la soie blanche de son gant droit. Une tache qui s'étend, chaude, visqueuse. Ce n'est pas du sang. C'est de l'huile industrielle, noire comme le péché, qui suinte de ses propres pores.

Le bruit dans la ventilation s'arrête juste au-dessus de sa tête. Un souffle fétide, chargé de l'odeur d'un homme qui a macéré dans la vapeur pendant des années, redescend par la grille.

« Touche-moi, Elias », murmure une voix qui semble sortir des murs eux-mêmes, une voix de papier de verre et de douleur.

Elias lève les yeux. La grille de ventilation est ouverte. Deux mains, dont la peau pend en lambeaux roussis, s'agrippent au bord du métal. Elles ne sont pas celles d'un monstre de miroir. Elles sont celles de Julian.

Le bunker ne se contente pas de les enfermer. Il régurgite ce qu'ils ont enfoui. Elias recule, mais son dos rencontre la solidité glacée du miroir. Il est pris au piège entre le souvenir qui rampe et la réalité qui se brise. À l'autre bout du couloir, la lampe de Sarah s'éteint brusquement, laissant place à un silence plus terrifiant que n'importe quel cri. Le noir est total. Et dans ce noir, Elias sent une main nue, brûlante et humide, se poser lentement sur son poignet ganté.

Chapitre 8

Mécanique de la Mort

La pression du cuir et de la sueur contre le poignet d'Elias n'était pas un simple contact ; c'était une invasion. Sous la soie fine de son gant, il sentait la topographie irrégulière des cloques, la texture poisseuse d'un derme qui n'avait plus sa place sur un corps vivant. La main de Julian ne serrait pas. Elle pesait. Elle s'étalait, épousant la forme de son radius avec une mollesse obscène, comme une limace de chair chaude. Elias ne pouvait pas crier. Sa gorge était un siphon bouché par une terreur sèche. Le miroir derrière lui, froid et indifférent, lui renvoyait l'image d'un homme dont l'armure de propreté venait de se fissurer.

À quelques mètres de là, l'obscurité qui avait englouti Sarah était si dense qu'elle semblait avoir une masse. On n'entendait pas de hurlement, seulement le bruit d'un souffle court, un râle de détresse qui se heurtait au métal des murs. Et puis, le silence de la ventilation. Ce n'était pas un silence apaisant. C'était une absence de vie, un vide pneumatique qui aspirait l'espoir de chaque alvéole pulmonaire.

Marcus, accroupi dans le boyau technique menant au processeur central, sentait ses propres poumons brûler. L'air était devenu un brouillard lourd, chargé d'une odeur de graisse rance et de cuivre oxydé. Pour lui, chaque engrenage, chaque piston était une mâchoire prête à se refermer. La mécanophobie ne se limitait pas à une peur des machines ; c'était la certitude que l'acier possédait une volonté malveillante, une logique froide destinée à broyer ce qui est tendre.

Il rampa, ses genoux heurtant les conduits avec un tintement métallique qui résonnait dans son crâne comme un glas. La lampe frontale qu'il avait arrachée au cou de Sarah avant qu'elle ne sombre projetait un faisceau tremblotant sur les parois couvertes

d'une condensation huileuse. Devant lui, le processeur d'air central ressemblait à un thorax ouvert, une cage thoracique de ferraille dont le cœur avait cessé de battre.

— Respire, Marcus... juste... respire, murmura-t-il, mais sa propre voix lui parut étrangère, déformée par l'écho des tuyaux.

Il atteignit la console de maintenance. Ses mains, calleuses et pourtant fébriles, hésitèrent au-dessus des leviers. La machine exhalait un dernier soupir de chaleur mourante. Il y avait quelque chose de faux dans ce silence. Un processeur de cette taille ne s'arrêtait pas par simple usure.

Elias, dans le couloir, sentit la main de Julian remonter vers son avant-bras. Le tissu de sa manche de chemise craqua sous la force d'une poigne qui n'aurait pas dû exister. La voix de papier de verre revint, plus proche, vibrant directement dans les os de son crâne.

— Tu m'as laissé brûler, Elias. L'acier était si chaud... Tu as senti l'odeur de ma peau qui collait à la tienne avant que tu ne lâches ?

Elias ferma les yeux si fort que des étoiles de douleur explosèrent derrière ses paupières. Il imaginait les lambeaux de chair de Julian se transférant sur sa propre peau, une greffe de culpabilité qu'aucune douche, aucun acide ne pourrait jamais effacer. Le contact était un viol sensoriel. Il sentait l'humidité du sang coagulé imbiber la soie de son gant, une tache sombre qui s'étendait, invisible dans le noir, mais palpable, lourde, infinie.

Dans les entrailles de la clinique, Marcus ouvrit le panneau d'accès du processeur. L'odeur qui s'en échappa le fit vaciller. Ce n'était pas l'ozone. C'était l'odeur d'un charnier oublié dans une étuve.

Il braqua la lampe vers les entrailles de la machine. Les engrenages principaux, ces disques de titane conçus pour tourner éternellement, étaient obstrués. Ce n'était pas

une panne. C'était une mise en scène.

Entre deux dents de métal massif, quelque chose de blanc et de fibreux était coincé. Marcus s'approcha, le visage à quelques centimètres du mécanisme. Ses doigts tremblants effleurèrent l'obstacle. C'était un fragment d'os. Une mandibule humaine, broyée, dont les dents brillaient d'un éclat jaunâtre sous la lumière crue. Et ce n'était que le début.

Le système de lubrification avait été drainé. À la place de l'huile, une substance visqueuse, sombre, d'un rouge presque noir, tapissait les parois du réservoir. Thorne n'avait pas saboté la machine avec des outils. Il l'avait nourrie.

— Oh dieu... non...

Marcus vit alors les fils de cuivre. Ils n'avaient pas été coupés ; ils avaient été tressés avec des tendons, noués en des motifs rituels qui défiaient toute logique technique. La machine n'était plus un outil de survie, elle était devenue un autel. Au centre du processeur, là où le ventilateur principal aurait dû brasser l'oxygène, un carnet de cuir était cloué directement dans le bloc moteur par une broche chirurgicale.

L'air manqua brusquement à Marcus. Une quinte de toux violente le plia en deux, ses poumons réclamant un gaz qui n'existait plus. L'hypoxie commençait à peindre des taches violettes au bord de sa vision. Il devait arracher ce carnet, libérer les pales, mais l'idée de plonger ses mains dans ce mélange de métal et de restes humains le paralysait. La machine semblait l'observer. Chaque boulon était un œil, chaque courroie une langue prête à le happer.

Dans le couloir, Elias ne luttait plus. Il était tombé à genoux, le bras toujours prisonnier de cette main morte et brûlante. Il sentait la chaleur de Julian se dissiper, remplacée par un froid de crypte qui remontait le long de ses nerfs.

— Touche-moi, Elias. Regarde ce que nous sommes devenus.

Elias ouvrit les yeux. Dans la pénombre, il ne vit pas Julian. Il vit le vide. Mais la pression sur son poignet était réelle. Les os de sa main craquèrent sous une force inhumaine. Il regarda son gant de soie. Il n'était plus blanc. Il était saturé d'un liquide noir qui coulait de nulle part, une encre de haine qui rongerait le tissu.

À l'autre bout de la clinique, un cri finit par percer le silence. Ce n'était pas Sarah. C'était Marcus.

Il avait plongé la main dans le mécanisme.

Le métal avait réagi. Dans un dernier sursaut de pression résiduelle, un engrenage avait tourné d'un quart de poil, juste assez pour coincer l'index de Marcus contre la paroi tranchante. Le craquement de l'os fut net, un bruit de bois sec qui se brise, amplifié par l'acoustique des conduits.

— Sortez-moi de là ! hurla-t-il, mais sa voix fut étouffée par le vrombissement soudain et agonisant du moteur qui tentait de redémarrer.

La machine ne voulait pas réparer l'air. Elle voulait finir son repas.

Marcus vit, avec une clarté terrifiante due à l'adrénaline, que le carnet de Thorne était ouvert à une page spécifique. L'écriture était erratique, des gribouillis de maniaque gravés si profondément que le papier était déchiré.

« Le dernier souffle n'est pas une fin, c'est une transition. Pour que le bunker vive, les poumons doivent devenir des soufflets de forge. Le sacrifice de la chair est l'huile du salut. »

La lame du ventilateur frémit. Elle commença à tourner, centimètre par centimètre, broyant lentement l'os de Marcus, transformant sa main en une bouillie écarlate qui servait désormais de lubrifiant au redémarrage du système.

Elias entendit le moteur gémir. La main qui le tenait se relâcha brusquement, tombant au sol avec le bruit sourd d'un morceau de viande crue. Il recula, rampant contre le mur, ses gants en lambeaux révélant une peau à vif, comme si le contact avait réellement brûlé ses empreintes digitales.

L'air revint.

Un souffle violent, fétide, chargé de particules de poussière d'os et de sang vaporisé, jaillit des grilles de ventilation. Sarah, dans son coin d'ombre, aspira cette mixture macabre dans une grande goulée de survie, ignorant que chaque inspiration la liait un peu plus à la folie de Thorne.

Marcus, la main déchiquetée, fixait le processeur qui tournait désormais avec une régularité de métronome. Le bruit était différent. Ce n'était plus un ronronnement mécanique. C'était un battement de cœur. Un rythme organique, lourd, qui semblait pulser à travers les murs mêmes de la clinique.

Le bunker respirait à nouveau. Mais il ne respirait plus d'oxygène. Il respirait leur agonie.

Elias se releva, ses mains nues tremblant devant son visage. Il ne craignait plus d'être touché. Il craignait ce qu'il sentait désormais ramper sous sa propre peau, une présence froide et mécanique qui attendait son heure. Dans le silence retrouvé, une seule certitude demeurait : Thorne n'était pas mort. Il s'était simplement diffusé dans les conduits.

Chapitre 9

Le Langage des Signes

L'humidité sur les parois de la Clinique Alys n'était plus de l'eau, mais une sorte de sueur huileuse, chargée d'une odeur de fer oxydé et de chair rance. Le rythme cardiaque du bunker cognait contre les tempes d'Elias, un *boum-boum* sourd, visqueux, qui semblait faire vibrer la moelle de ses os. À chaque pulsation, les dalles du sol semblaient s'affaisser d'un millimètre, comme si la structure entière digérait lentement ses occupants. Marcus, prostré contre le panneau de contrôle, fixait son moignon enveloppé de bandages souillés. Le tissu blanc virait au brun, exhalant une senteur de viande oubliée au soleil.

Clara était debout près du conduit de ventilation, là où le souffle de Thorne s'était engouffré. Elle ne bougeait plus. Ses yeux, d'ordinaire si vifs, étaient fixés sur le néant du couloir sombre. Un tic nerveux faisait tressauter sa paupière gauche, un battement d'aile de mouche agonisante. Elias l'observait de loin, les mains enfoncées si profondément dans ses gants en soie que ses ongles menaçaient de percer le tissu. Il détestait la voir ainsi. Il détestait la façon dont l'air semblait s'épaissir autour d'elle, comme une toile d'araignée invisible.

Soudain, le silence fut rompu par un bruit de suction. Un glissement humide, comme si on traînait un sac de cuir mouillé sur du linoléum.

Clara ouvrit la bouche pour hurler, mais seul un sifflement d'air s'échappa de sa gorge. Ses cordes vocales semblaient avoir été sectionnées par la terreur pure. Elle recula d'un pas, son talon heurtant une grille métallique avec un tintement cristallin qui résonna dans tout le niveau. Derrière elle, dans l'obscurité que la lampe frontale vacillante de Sarah peinait à percer, quelque chose bougea. Ce n'était pas une

silhouette humaine. C'était une distorsion de l'ombre, une masse plus noire que le noir, qui se dépliait avec le craquement sec de vertèbres que l'on force.

Clara leva les mains.

Ses doigts s'agitèrent avec une frénésie qui n'avait rien de fortuit. Elias, dont l'esprit ne cessait jamais de disséquer les schémas, de cataloguer les mouvements pour éviter tout contact imprévu, se figea. Il reconnut le rythme. Ce n'était pas de la langue des signes conventionnelle. C'était le code qu'ils utilisaient lors des simulations de crise à l'usine, avant l'accident. Un langage de gestes brefs, conçu pour être compris à travers des visières de protection embuées.

Elle replia son pouce, index tendu vers le haut, puis fit pivoter son poignet selon un angle impossible. *Pression. Fuite. Danger imminent.*

Ses mains redescendirent vers sa poitrine, les doigts griffant l'air comme si elle cherchait à s'extraire de sa propre peau. Elle dessinait une forme circulaire, puis ses mains s'écartèrent brusquement, mimant une explosion silencieuse.

— Elias... murmura Marcus, sa voix n'étant plus qu'un râle. Regarde-la... elle devient dingue.

Elias ne répondit pas. Il ne pouvait pas détacher ses yeux des doigts de Clara. Ils tremblaient de façon rythmique, trois battements courts, trois longs, trois courts. Un SOS manuel, mais corrompu par une information supplémentaire. Elle ne demandait pas seulement de l'aide. Elle décrivait ce qui se trouvait derrière elle.

L'ombre s'étira. Une main — si on pouvait appeler cela une main — émergea de la pénombre. Elle était longue, d'une pâleur de cire, les doigts se terminant par des excroissances qui ressemblaient à des aiguilles de verre. Elle ne toucha pas Clara, pas encore. Elle flottait à quelques millimètres de sa nuque, comme si elle savourait la

chaleur qui s'échappait encore de son corps.

Clara fit un nouveau signe. Elle pointa Elias, puis ses propres yeux, avant de croiser ses bras sur sa poitrine en une croix rigide. *Ne regarde pas. Verrouille. Ferme tout.*

Le bruit de respiration du bunker s'accéléra. Les conduits de ventilation au-dessus d'eux se mirent à siffler, libérant une fine brume de particules grises qui sentaient le vieux papier et la cendre humaine. Sarah, à l'autre bout de la pièce, commença à gémir, un son guttural, animal. Sa lampe frontale balaya la pièce, créant des ombres stroboscopiques qui déformaient la réalité. À chaque flash de lumière, la chose derrière Clara semblait changer de position, se rapprochant sans jamais sembler bouger.

Elias sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa colonne vertébrale. Son aphenphosmphobie hurlait. Il avait l'impression que l'air lui-même était une main géante qui s'apprêtait à le broyer. Il vit Clara articuler un mot sans le prononcer. Ses lèvres formèrent un nom.

Thorne.

Puis ses mains s'emballèrent. Elle commença à mimer un mouvement de suture, ses doigts invisibles recousant l'air devant elle avec une précision chirurgicale. Elle montrait son cou, puis ses oreilles, puis ses yeux. *Il nous recoud. Il nous assemble.*

La main de cire se referma brutalement sur l'épaule de Clara.

Le contact ne produisit aucun bruit, mais Clara se cambra violemment, sa colonne vertébrale émettant un craquement de bois sec. Ses yeux se révoltèrent, ne laissant apparaître que le blanc, strié de minuscules vaisseaux rouges qui éclataient un à un. Elle ne cria toujours pas. Son visage se figea dans un masque de surprise extatique.

Elias fit un pas en avant, puis s'arrêta, paralysé par l'horreur du contact. Il voyait la peau de Clara bleuir là où les doigts de la chose s'enfonçaient. Ce n'était pas une simple pression. La chair de la jeune femme semblait aspirée, bue par l'intrus.

Clara utilisa ses dernières forces pour un ultime signe. Elle pointa le sol, puis fit un mouvement de rotation avec son poing fermé, avant de pointer Elias une dernière fois.

La clé est dans la faille. Cours.

Dans un mouvement d'une fluidité écœurante, la chose fit basculer Clara en arrière dans les ténèbres du couloir. Le corps de la jeune femme disparut comme s'il avait été englouti par une eau profonde et noire. Un bruit de mastication, lourd et humide, s'éleva du conduit, suivi d'un craquement final, celui d'un fémur que l'on brise pour en extraire la moelle.

Le silence revint, plus lourd qu'avant. Le battement de cœur du bunker s'était apaisé, redevenant un ronronnement satisfait.

Sarah tomba à genoux, sa lampe éclairant désormais le sol jonché de débris. Marcus vomissait une bile noire entre ses jambes, ses doigts valides griffant le métal froid. Elias restait immobile, les yeux fixés sur l'endroit où Clara avait disparu. Ses mains, sous la soie de ses gants, ne tremblaient plus. Elles étaient moites, collées au tissu.

Il avait compris le dernier message. Ce n'était pas seulement une indication pour s'échapper. C'était un avertissement sur la nature de ce qui rampait dans les murs. Thorne n'était pas une présence diffuse. Il était une architecture. Et ils étaient les matériaux de construction.

Une mouche, attirée par l'odeur du vomi de Marcus, vint se poser sur le gant d'Elias. Il la regarda sans bouger. Il sentait ses pattes minuscules, velues, frémir contre la

soie. D'ordinaire, il aurait hurlé, il se serait arraché la peau pour supprimer la sensation de ce contact impur.

Mais là, il ne sentait que le froid.

Un froid qui ne venait pas de l'extérieur, mais qui montait de ses propres poumons. Il baissa les yeux vers ses mains et vit, avec une horreur glacée, que sous le tissu blanc de ses gants, ses doigts commençaient à s'allonger, à s'affiner, prenant la teinte cireuse de la main qui avait emporté Clara.

Le langage des signes n'était pas terminé. C'était son tour de parler. Ses doigts s'agitèrent d'eux-mêmes, traçant dans le vide une sentence qu'il ne pouvait plus contrôler.

Nous sommes la viande.

Chapitre 10

La Thérapie Finale

Le bourdonnement de la mouche sur la soie blanche de son gant produisait un son de scie circulaire miniature, une vibration qui remontait le long du radius d'Elias jusqu'à sa nuque. Il ne cilla pas. Ses yeux étaient fixés sur le battement d'aile frénétique, un flou grisâtre contre la blancheur immaculée du tissu. L'air dans la salle commune était devenu une substance solide, une gélatine tiède saturée d'une odeur de fer oxydé et de sueur rance. Chaque inspiration lui écorchait la trachée. À côté de lui, le souffle de Sarah était court, saccadé, un cliquetis de soupape détraquée. Sa lampe frontale balayait frénétiquement les coins de la pièce, le faisceau de lumière accrochant des particules de poussière qui dansaient comme des insectes de verre.

— On manque d'air, murmura-t-elle. Elias, le capteur dit qu'on est à quinze pour cent. Le noir... s'il n'y a plus de courant pour la lampe, le noir va me manger.

Elias ne répondit pas. Il regardait ses doigts. Sous la soie, la sensation de métamorphose s'intensifiait. Ce n'était plus une simple hallucination. Il sentait les phalanges se dédoubler, les articulations craquer silencieusement en s'allongeant. Ses mains n'étaient plus des outils de préhension, mais des membres arachnéens, des griffes de cire prêtes à déchirer le voile de sa propre peau. Il se demanda si Clara avait ressenti cela avant que l'obscurité ne l'avale dans l'usine. Ce froid. Cette certitude que le corps n'est qu'une cage de viande mal ajustée.

Un bruit de succion retentit au centre de la salle. Un son humide, comme celui d'une botte s'extirpant d'une boue épaisse.

Le faisceau de Sarah pivota brusquement. La lumière crue frappa la table de

conférence centrale. Là où, quelques minutes plus tôt, il n'y avait que des dossiers éparpillés et des tasses de café froid, trônait désormais une architecture de chair.

Marcus était là. Ou ce qu'il en restait.

Il n'était pas simplement mort ; il avait été réorganisé. Son corps était disposé en une étoile grotesque, les membres fixés à la table par des agrafes chirurgicales de dix centimètres de long qui brillaient sous l'halogène défaillant. Le tueur avait pratiqué une éviscération propre, méthodique. La peau du torse avait été rabattue vers l'extérieur comme les pétales d'une fleur carnivore, révélant la cage thoracique dont chaque côte avait été polie jusqu'à briller comme de l'ivoire.

Mais le plus insoutenable résidait dans le détail. Les yeux de Marcus avaient été retirés et replacés dans sa propre bouche ouverte, fixant l'obscurité du gosier. À leur place, dans les orbites vides, le sculpteur avait déposé des œufs de mouche, de petites grappes d'un blanc crémeux qui semblaient déjà palpiter de vie.

— C'est une cure de désensibilisation, Elias. Tu devrais apprécier la rigueur du protocole.

La voix sortit des ombres, derrière le distributeur d'eau dont le glougloutement régulier ponctuait le silence de mort. C'était une voix douce, dépourvue de toute aspérité, une voix qui aurait pu appartenir à un bibliothécaire ou à un embaumeur.

Le Dr Aris sortit de la pénombre. Il ne portait pas de masque, pas de gants. Ses mains étaient nues, d'une propreté terrifiante, les ongles coupés ras. Il tenait un scalpel dont la lame captait le moindre reflet de la lampe de Sarah.

— Regardez-le, continua Aris en désignant le cadavre de Marcus d'un geste presque affectueux. Marcus avait peur de la décomposition. De la perte de contrôle sur son propre métabolisme. Je l'ai libéré. Il est maintenant une œuvre d'art statique. Plus de

fonctions biologiques imprévisibles. Plus de terreur. Juste la perfection de la matière inerte.

Sarah poussa un gémissement étranglé. Elle pressa ses mains sur ses tempes, sa lampe frontale s'agitant dans tous les sens, créant un stroboscope infernal.

— Vous... vous l'avez tué... balbutia-t-elle.

— Je l'ai guéri, Sarah, corrigea Aris en faisant un pas vers elle. La Clinique Alys n'a jamais été un hôpital. C'était un laboratoire d'accouchement. On ne soigne pas une phobie en la fuyant. On la soigne en devenant la chose que l'on craint le plus.

Il se tourna vers Elias. Ses yeux étaient d'un bleu délavé, presque transparents, comme s'il voyait à travers la peau, à travers les gants de soie, directement dans la pulpe des traumatismes d'Elias.

— Et toi, Elias. L'homme qui ne supporte pas le contact. Qui a laissé son meilleur ami se faire broyer par une presse hydraulique parce que la sensation de sa main moite de sueur contre la tienne te dégoûtait plus que l'idée de sa mort.

Elias sentit la mouche sur son gant s'envoler. Le vide qu'elle laissa fut pire que sa présence. Il recula, mais son dos heurta le mur froid, poisseux de condensation.

— Tu sens l'air qui te touche, Elias ? demanda Aris d'un ton mielleux. Des millions de molécules qui frappent tes pores à chaque seconde. Tu ne peux pas y échapper. L'oxygène diminue, et bientôt, chaque inspiration sera une lutte, un viol physique de tes poumons par un gaz qui refuse de te nourrir.

Aris leva son scalpel.

— Sarah a peur du noir. Je vais lui offrir l'obscurité éternelle. Une obscurité où elle

n'aura plus jamais besoin de lumière, car elle fera partie du néant. Mais pour toi, Elias... pour toi, j'ai prévu quelque chose de beaucoup plus... tactile.

Un grincement métallique retentit au plafond. Une trappe de ventilation s'ouvrit et une substance visqueuse commença à s'en écouler. C'était une mélasse noire, épaisse, qui dégageait une odeur de pétrole et de sang pourri. Elle tomba sur le sol avec un bruit de gifle lourde.

— L'aphenphosmphobie naît de l'illusion que nous sommes des entités séparées, murmura Aris en s'approchant d'Elias. Mais ici, dans ce bunker, nous allons fusionner.

Sarah hurla quand Aris posa une main sur son épaule. Ce n'était pas un cri de douleur, mais un cri de rupture psychique. Elle s'effondra, ses jambes refusant de la porter, tandis que le médecin, avec une force surhumaine, la forçait à regarder le cadavre de Marcus.

— Regarde la vérité, Sarah ! La lumière n'est qu'un mensonge qui cache la structure du monde. Le noir est la seule réalité.

Aris se tourna à nouveau vers Elias, ignorant les spasmes de Sarah. Il souriait. C'était un sourire qui ne sollicitait que les muscles de sa bouche, laissant ses yeux morts.

— Tu veux savoir pourquoi tes doigts s'allongent, Elias ? Ce n'est pas ton esprit qui te joue des tours. C'est la clinique. Thorne n'était pas un fou. Il avait compris que pour transcender la peur humaine, il fallait altérer la forme humaine. Le protocole Pandore n'est pas un verrouillage de sécurité. C'est une phase d'incubation.

Elias regarda ses mains. La soie des gants se déchirait. Ce qui en sortait n'était pas humain. Ses doigts étaient devenus de longues tiges pâles, translucides, aux articulations multiples, semblables à des pattes de crustacés abyssaux. La douleur

était une brûlure froide, un incendie de glace dans sa moelle osseuse.

— Touche-toi, Elias, chuchota Aris, sa voix vibrant maintenant dans la boîte crânienne du protagoniste plutôt que dans l'air. Sens ta propre nouvelle nature. Deviens le contact que tu redoutes.

La substance noire sur le sol commença à ramper vers Elias, comme une marée vivante. Elle semblait dotée d'une volonté propre, s'étirant en filaments poisseux qui cherchaient ses chevilles.

Sarah, dans un dernier sursaut de lucidité, tenta d'éteindre sa lampe, cherchant le refuge du néant avant que le médecin ne l'atteigne, mais Aris saisit son visage. Elias entendit le craquement du cartilage nasal sous la pression des doigts du chirurgien.

— Non, Sarah. Tu vas rester éveillée. Tu vas voir Elias devenir le premier de la nouvelle espèce. La viande qui a appris à ne plus hurler.

Elias tomba à genoux, ses nouveaux membres griffant le linoléum, produisant un son de craie sur un tableau noir. Il ne pouvait plus fermer les yeux. Ses paupières avaient été rétractées par une tension invisible. Il vit la substance noire atteindre ses gants déchirés. Le contact fut une explosion sensorielle, chaque terminaison nerveuse hurlant à l'unisson. C'était visqueux, chaud, grouillant de millions de micro-organismes qui semblaient vouloir s'insinuer sous ses pores.

Il ouvrit la bouche pour supplier, pour vomir, mais seul un sifflement d'air s'en échappa.

— Nous sommes la viande, répéta la voix d'Aris, se mêlant au bourdonnement de la mouche qui était revenue se poser sur le globe oculaire de Marcus. Et la boucherie ne fait que commencer.

Le faisceau de la lampe de Sarah faiblit une dernière fois, vira à l'orange sang, puis s'éteignit dans un grésillement électrique, laissant la pièce plongée dans une purée d'ébène où l'on n'entendait plus que le bruit rythmique et obscène de quelque chose qui se nourrissait dans l'ombre.

Chapitre 11

La Gorge de l'Enfer

L'obscurité n'était pas un vide, c'était une matière. Une mélasse épaisse, tiède, qui s'engouffrait dans les narines de Sarah à chaque inspiration saccadée, lui donnant l'impression d'avaler du goudron. Elle ne voyait plus ses mains, elle ne voyait plus le sol, elle ne voyait plus l'abîme qui séparait son existence de la folie. À côté d'elle, le souffle d'Elias n'était qu'un sifflement de rat acculé, un bruit de froissement de soie qui lui écorchait les tympans.

— Ne me touche pas, hoqueta Elias.

Sa voix était un fil de cuivre dénudé. Dans le noir, il s'imaginait des millions de drosophiles rampant sur ses gants, cherchant la moindre faille dans le tissu pour atteindre sa peau, pour y pondre, pour y mourir. Chaque mouvement d'air provoqué par le déplacement de Sarah était une agression, une caresse de spectre qu'il repoussait en agitant convulsivement les bras dans le néant.

Ils avancèrent à tâtons dans le couloir menant au Hub d'Oxygène. Les parois de la Clinique Alys semblaient se contracter, imitant le péristaltisme d'un intestin géant. L'odeur changea : à la puanteur métallique du sang frais succéda une chaleur sèche, presque électrique, chargée d'ozone et de poussière calcinée. C'était l'odeur de la survie artificielle, celle des machines qui s'essoufflent à maintenir un semblant de vie sous des tonnes de roche.

Un bourdonnement sourd commença à faire vibrer les os de leur crâne. Le Hub.

Soudain, une lueur rouge, sporadique et malade, se mit à pulser au bout du tunnel.

Un éclairage de secours, agonisant, qui ne servait qu'à découper des ombres déformées sur le béton brut. Sarah poussa un cri étranglé, un son qui resta bloqué dans sa gorge sèche. Sous la lumière intermittente, les parois semblaient couvertes de sueur noire.

— On y est, murmura-t-elle, les yeux exorbités, fixés sur la source de lumière comme une phalène mourante.

Mais la lumière n'était pas un refuge. Elle révélait l'horreur de la pièce centrale : une cathédrale de tuyauteries rouillées et de pistons massifs qui montaient et descendaient avec un bruit de hachoir. L'air y était si rare que chaque bouffée brûlait les poumons, laissant un goût de cendre sur la langue.

Un claquement sec retentit derrière eux. La porte blindée venait de se sceller dans un sifflement pneumatique définitif.

— Regarde, Elias... regarde le manomètre, s'étrangla Sarah en pointant un doigt tremblant vers le cadran central.

L'aiguille oscillait dans une zone cramoisie, marquant le rythme d'une agonie mécanique. Mais Elias ne regardait pas le cadran. Ses yeux étaient fixés sur le sol, là où une traînée de liquide visqueux, d'un jaune bilieux, serpentait entre ses pieds. Il fit un bond en arrière, heurtant une valve brûlante. Le contact du métal à travers sa veste le fit hurler de dégoût. Il s'arracha à la paroi, griffant l'air, cherchant un espace pur qui n'existait plus.

C'est alors que la voix s'éleva, non pas des haut-parleurs, mais de partout à la fois, portée par les vibrations des tuyaux.

— L'un de vous doit tenir la vanne de décompression manuelle, susurra Aris. Elle est située derrière le radiateur de refroidissement. C'est un espace étroit. Très étroit. Et

très sombre.

Sarah s'effondra sur les genoux. Ses mains se plaquèrent sur ses oreilles, mais le son passait par le sol, par ses genoux, par sa moelle épinière.

— Non, pas le noir... pas encore le noir...

— L'autre, continua la voix avec une douceur obscène, devra plonger les mains dans le bac de filtration pour débloquer les sédiments organiques. C'est une bouillie de tissus, Elias. Des restes de Thorne, des fragments de peau, des humeurs qui ont fermenté. C'est tiède. C'est mou. Ça colle aux doigts comme une seconde peau dont on ne peut jamais se défaire.

Elias regarda ses gants de soie. Il imaginait déjà la sensation : le glissement d'une fibre graisseuse contre son index, le liquide tiède s'infiltrant sous ses ongles, l'odeur de la chair décomposée qui deviendrait sa propre odeur. Ses muscles se tétanisèrent, une sueur froide et acide perlant sur son front. Ses dents s'entrechoquèrent dans un rythme frénétique.

Un sifflement strident déchira l'air. Une conduite de vapeur venait de céder à leur gauche, projetant un nuage blanc et brûlant qui masqua instantanément Sarah.

— Sarah ! cria Elias, mais sa voix fut étouffée par le vacarme des pistons.

Il ne voyait plus rien. Il n'était plus qu'un corps exposé, une cible pour chaque bactérie, chaque contact non désiré. Il sentit soudain une pression sur son épaule. Une main. Une main nue, sans gant, dont il pouvait sentir chaque pore, chaque ride, chaque particule de graisse cutanée. La sensation fut comme une décharge électrique traversant son cerveau. Il se jeta de côté, percutant un levier, et tomba lourdement sur le sol poisseux.

Dans la vapeur, il entendit Sarah hurler. Ce n'était pas un cri de douleur physique, c'était le cri d'une femme dont l'esprit venait de basculer dans le puits sans fond de sa propre phobie. Aris l'avait poussée dans le conduit de maintenance, là où la lumière n'avait jamais pénétré, là où l'air était si saturé de poussière qu'il donnait l'impression de ramper dans un linceul de terre.

— C'est si noir là-dedans, Sarah, n'est-ce pas ? murmura la voix de l'ombre. On ne sait plus où finit son propre corps et où commence le néant. Est-ce un rat qui frôle ta cheville, ou juste ton imagination ?

Elias se releva, haletant. Il devait bouger, mais chaque surface autour de lui était une menace tactile. Le sol était couvert de cette substance jaune, les murs suintaient, et la vapeur rendait ses vêtements collants, les pressant contre sa peau comme une étreinte non sollicitée. Il se mit à se gratter frénétiquement le bras, arrachant le tissu de sa manche, puis sa propre peau, cherchant à enlever la sensation de la main qui l'avait touché.

— Elias, regarde le bac, ordonna Aris.

Au centre de la pièce, un réservoir ouvert laissait échapper une vapeur fétide. À l'intérieur, une masse sombre et gélatineuse tourbillonnait lentement. On y distinguait des touffes de cheveux, des morceaux de cartilage blanc qui luisaient sous la lumière rouge. C'était le cœur du système, et il était bouché par les restes du Dr Thorne.

— Si tu ne plonges pas tes mains dedans pour libérer l'obturateur, l'oxygène s'arrêtera dans trois minutes. Sarah mourra asphyxiée dans son trou noir. Et toi, tu sentiras tes poumons s'effondrer comme des sacs de papier vides.

Elias s'approcha du réservoir, les jambes flageolantes. L'odeur était insoutenable, un mélange de putréfaction et de produits chimiques. Il regarda ses mains. Ses gants étaient déchirés aux phalanges.

Dans le conduit, Sarah ne criait plus. On n'entendait plus que le bruit de ses ongles grattant désespérément le métal, un son de rat qui s'enterre vivant. L'obscurité là-dedans était totale, une pression de plusieurs tonnes sur ses globes oculaires. Elle ne savait plus si elle avait les yeux ouverts ou fermés. Elle sentit quelque chose de froid se poser sur son front. Une goutte d'eau ? Ou le doigt d'Aris ? Elle ouvrit la bouche pour aspirer de l'air, mais ne trouva qu'une poignée de ténèbres qui semblèrent lui remplir l'estomac.

Elias était au bord du bac. Ses yeux pleuraient à cause de l'acidité des vapeurs. Il vit l'obturateur, une valve en laiton enfouie sous une couche de boue organique. Pour l'atteindre, il devait plonger le bras jusqu'au coude.

Il imagina la texture. Le gluant. Le mou. L'idée que les cellules mortes d'un autre homme allaient se mélanger aux siennes. Une bile amère monta dans sa gorge. Il ferma les yeux, mais l'image restait gravée sur ses paupières.

— Fais-le, Elias. Sens la vie des autres se dissoudre entre tes doigts, susurra la voix, tout près de son oreille.

Elias tendit la main, les doigts tremblants, à quelques millimètres de la surface visqueuse. Une mouche, sortie de nulle part, vint se poser sur le dos de sa main nue. Il la regarda s'essuyer les pattes sur sa peau, un contact si léger et pourtant si insupportable qu'il en eut un spasme violent.

Le manomètre descendit d'un cran dans un sifflement de mort. Le silence tomba dans le conduit de Sarah. Elle ne grattait plus. Le noir l'avait enfin digérée.

Elias hurla, un son inhumain, et plongea son bras dans la masse fétide. Le contact fut pire que tout ce qu'il avait imaginé : une chaleur moite, une résistance élastique, des filaments qui s'enroulaient autour de ses doigts comme des vers affamés. Il fouilla la

fange, ses doigts rencontrant quelque chose de dur et de dentelé—une mâchoire, peut-être. Il agrippa la valve, sentant la graisse humaine lubrifier son geste, et tira de toutes ses forces.

Un bruit de succion obscène retentit alors que le bouchon de chair était aspiré dans les canalisations. L'oxygène revint dans un hurlement de turbine.

Elias retira son bras, couvert d'une traînée de sanie noirâtre et de morceaux de tissus blanchâtres. Il regarda son membre comme s'il appartenait à un étranger, un monstre. Il se mit à vomir violemment, les spasmes secouant son corps alors qu'il tombait à genoux, frottant son bras contre le béton rugueux jusqu'à ce que le sang remplace la saleté, cherchant désespérément à s'écorcher vif pour ne plus sentir ce qu'il venait de toucher.

Dans le conduit, la lumière de secours se ralluma brusquement. Sarah était prostrée, les yeux blancs, les doigts en sang, fixant le vide. Elle ne réagit pas à la lumière. Pour elle, le noir ne s'était jamais arrêté.

Aris apparut dans l'encadrement de la porte, un scalpel brillant entre ses doigts fins. Il observa Elias qui continuait de se lacérer la peau avec un morceau de métal rouillé.

— Tu vois, Elias, murmura-t-il avec une satisfaction clinique, on finit toujours par toucher la vérité. Elle est juste un peu plus sale qu'on ne l'espère.

Chapitre 12

Le Sacrifice de la Lumière

L'ongle d'Elias s'enfonça sous la pellicule de derme déjà mise à nu, labourant le sillon sanglant qu'il s'infligeait depuis trois minutes. Le bruit était celui d'une éponge que l'on déchire, un craquement humide et fibreux qui résonnait contre les parois d'acier du Hub. Il ne sentait plus la douleur, seulement cette souillure, cette huile rance et noire qui semblait avoir migré de son bras vers son sang, ses os, son âme. Chaque mouvement de ses doigts laissait une traînée de poisse écarlate sur le béton, mais la sensation de la sanie de Thorne persistait, telle une moisissure invisible et grouillante. Sa peau n'était plus une barrière ; elle était devenue une trahison.

À quelques mètres, Sarah n'était plus qu'un tas de linge abandonné. Elle ne tremblait même plus. Ses yeux, deux billes d'ivoire fixe, ne cillaient pas sous les assauts du néon qui agonisait au plafond. Le filament de l'ampoule grésillait, un bourdonnement d'insecte agonisant qui rythmait le silence oppressant de la clinique souterraine. L'air sentait l'ozone brûlé et la sueur froide, une odeur de cage de zoo où l'on aurait oublié de ramasser les cadavres.

— Regarde-toi, Elias. Tu es en train de t'éplucher comme un fruit gâté.

La voix d'Aris était un murmure soyeux, une caresse de rasoir sur du velours. Il se tenait dans l'embrasure de la porte, une silhouette découpée par la lumière crue du couloir. Le scalpel qu'il tenait entre le pouce et l'index captait les éclats du néon, renvoyant de brefs flashes argentés qui dansaient sur les murs maculés de la salle. Il s'avança d'un pas lent, presque aérien. Ses chaussures ne faisaient aucun bruit sur le sol, contrairement au souffle rauque et saccadé d'Elias qui emplissait l'espace comme une vapeur toxique.

Elias releva la tête. Une goutte de sueur, chargée de la poussière du conduit, glissa le long de sa tempe pour venir mourir au coin de sa bouche. Il en sentit le goût de fer et de sel. Ses mains, privées de leurs gants de soie, lui semblaient être des membres étrangers, des pinces monstrueuses prêtes à le dévorer lui-même.

— Ne m’approche pas, hoqueta Elias. Sa voix n’était qu’un sifflement, une fuite d’air dans un poumon crevé.

Aris inclina la tête sur le côté, un tic nerveux agitant brièvement sa paupière gauche. C’était un mouvement d’entomologiste observant une aile de papillon encore frémissante sous l’épingle.

— Pourquoi cette distance ? Nous sommes faits de la même viande, Elias. La même graisse, les mêmes nerfs qui hurlent. La seule différence, c’est que moi, j’ai accepté l’obscénité du contact.

Le tueur fit un pas de plus. L’ampoule au-dessus d’eux explosa dans un petit soupir de verre brisé. L’obscurité tomba comme une guillotine, lourde, opaque, palpable. Seule la lampe frontale de Sarah, gisant au sol, projetait un faisceau erratique vers le plafond, créant des ombres démesurées qui semblaient ramper sur les murs comme des mains noires.

Dans ce demi-jour cauchemardesque, Elias entendit le froissement du tissu. Aris était proche. Trop proche. L’odeur du prédateur — un mélange de savon chirurgical et de menthe poivrée — vint saturer ses narines, remplaçant la puanteur de la mort. Elias sentit ses muscles se tétaniser. Son aphenphosmphobie n’était plus une simple peur ; c’était un poison qui figeait son sang, transformant chaque centimètre carré de son corps en une zone d’alerte maximale. L’idée même d’une peau étrangère frôlant la sienne déclenchait une nausée qui lui soulevait le cœur, une envie de vomir ses propres organes pour ne plus avoir de surface de contact.

— Sarah est partie, murmura Aris dans le noir. Elle a trouvé la paix dans le vide. Mais toi... toi, tu es encore si plein de résistance. C'est fascinant.

Un frôlement. L'acier froid du scalpel glissa le long de la mâchoire d'Elias. Le contact était si léger qu'il aurait pu être imaginaire, si une mince ligne de chaleur n'avait pas aussitôt commencé à couler vers son cou. Le sang. Encore du sang. Elias ferma les yeux, mais l'obscurité derrière ses paupières était pire. Il voyait l'accident de l'usine. Il voyait la main de son associé, tendue vers lui, couverte de graisse et de desquamations thermiques, implorant un secours qu'il n'avait pu donner. Parce qu'il n'avait pas pu le toucher. Parce que la simple idée de cette poigne moite l'avait paralysé.

— Touche-moi, Elias.

Le murmure d'Aris était juste contre son oreille. Il sentait la chaleur de son haleine, une intrusion insupportable dans son espace vital.

— Arrête...

— Touche-moi et peut-être que tu comprendras que nous ne sommes rien d'autre que des machines qui saignent.

Soudain, une main gantée de latex — lisse, artificielle, répugnante — se posa sur l'épaule d'Elias. Le cri resta bloqué dans sa gorge. La sensation était celle d'un serpent de glace s'enroulant autour de sa colonne vertébrale. Son cerveau envoya des décharges électriques à ses membres, un ordre de fuite que son corps, cloué au sol par la terreur, ne pouvait exécuter. Le latex grinça contre le coton de sa chemise.

Elias sentit la pression augmenter. Aris ne cherchait pas à le tuer tout de suite. Il cherchait à le briser, à forcer l'entrée de ce sanctuaire d'isolement qu'Elias avait mis

des années à construire.

— Sarah... Elias parvint à articuler le nom, comme une prière inutile.

La jeune femme, à quelques mètres, laissa échapper un gémissement sec, un bruit de bois mort qui casse. Elle commença à gratter le sol de ses ongles, un mouvement machinal, rythmique, dépourvu de toute conscience. Elle était le métronome de leur agonie.

Aris rit doucement. C'était un son cristallin, presque enfantin, qui tranchait avec la noirceur du Hub. Il lâcha l'épaule d'Elias pour passer ses doigts dans ses cheveux. Elias sentit chaque mèche tirée, chaque pore de son cuir chevelu hurler à l'invasion. La panique, pure et acide, finit par submerger la paralysie.

Il ne réfléchit pas. Sa main, celle qu'il avait écorchée jusqu'au vif, jaillit de l'ombre.

Le contact fut une explosion.

Elias saisit le poignet d'Aris. La peau du tueur était brûlante, moite de la sueur de l'excitation. Pour Elias, c'était comme plonger son bras dans un seau de vers luisants et gluants. Il sentit le pouls d'Aris battre contre sa paume mise à nu, un choc électrique qui remonta jusqu'à ses dents. La texture de la chair humaine, ce mélange de souplesse et de résistance, lui parut être l'insulte ultime à son existence.

Il serra. Il serra de toutes ses forces, non pas pour combattre, mais pour écraser cette sensation, pour la faire disparaître par la violence. Il sentit les os du poignet d'Aris bouger sous la pression, le glissement des tendons comme des cordes de violon prêtes à rompre.

Aris lâcha un soupir de surprise, presque de plaisir.

— Oui... Elias... sens-le...

Le scalpel tomba au sol dans un tintement métallique. Elias ne lâcha pas. Il bascula en avant, entraînant Aris dans sa chute. Ils roulèrent sur le béton froid, un enchevêtrement de membres, de souffles courts et de haine pure. Pour Elias, chaque seconde de ce corps-à-corps était une agonie. Il sentait le torse d'Aris contre le sien, l'odeur de sa peau, le frottement de ses vêtements. C'était une noyade dans une mer de chair.

Il cherchait la gorge. Ses doigts s'enfoncèrent dans les tissus mous du cou d'Aris. Il sentit la trachée, ce tube de cartilage fragile, se dérober sous ses pouces. La salive de l'autre homme lui éclaboussa le visage. Elias ne voyait plus rien, ses yeux étaient révulsés, son esprit n'était plus qu'un hurlement blanc.

Il n'était plus un homme qui se défendait. Il était une phobie qui tentait d'étrangler sa source.

Sous lui, Aris commença à s'agiter, non plus par plaisir, mais par pur réflexe de survie. Ses mains griffèrent les bras d'Elias, arrachant des lambeaux de peau déjà meurtrie. Le sang des deux hommes se mélangea, créant une colle sombre et visqueuse qui les unissait dans une étreinte obscène.

Dans le faisceau mourant de la lampe de Sarah, Elias vit enfin le visage d'Aris. Les yeux du tueur étaient écarquillés, injectés de sang, mais ils brillaient d'une satisfaction démente. Même en mourant, Aris avait gagné. Il avait forcé Elias à le toucher. Il l'avait forcé à devenir une partie de ce monde de viande et de sécrétions qu'il exécrait tant.

Elias hurla, mais aucun son ne sortit de sa bouche contractée. Il appuya de tout son poids, sentant le cartilage céder avec un craquement sourd, un "clac" définitif qui résonna dans ses propres os.

Le corps d'Aris eut une dernière convulsion, un arc électrique qui parcourut ses muscles, puis il retomba, lourd, inerte.

Elias resta prostré sur le cadavre, ses mains toujours verrouillées autour du cou brisé. Il ne pouvait pas les lâcher. Ses doigts semblaient soudés à la chair refroidissante d'Aris. Le silence revint dans le Hub, seulement troublé par le grattement obsessionnel des ongles de Sarah sur le béton.

Il regarda ses mains. Elles étaient noires de sang, de sueur et de cette sanie qu'il avait tant voulu fuir. Il n'y avait plus de distinction entre lui et le monstre. Il était souillé pour toujours.

Une mouche, attirée par la chaleur des fluides, vint se poser sur le dos de la main d'Elias. Il sentit ses pattes minuscules, son trompe qui cherchait la plaie. Il ne bougea pas. Il ne pouvait plus bouger. Il n'était plus qu'un objet parmi les objets, une pièce de viande dans le bocal pressurisé de la Clinique Alys.

L'obscurité finit de dévorer la lumière de la lampe de Sarah. Dans le noir total, on n'entendait plus que le bruit d'une respiration de plus en plus lente, s'accordant au rythme d'un cœur qui n'avait plus rien à protéger.

Chapitre 13

Hurler en Silence

La mouche ne décollait pas. Ses pattes, des filaments noirs et crochus, s'enfonçaient dans la pellicule de sang qui commençait à gélifier sur le métacarpe d'Elias. Il sentait chaque minuscule déplacement, une caresse électrique et obscène qui parcourait ses nerfs à vif. La bête frottait ses ailes avec un bourdonnement gras, un son de scie miniature dans le silence sépulcral du Hub. Elias ne tressaillit pas. Il ne pouvait plus. Ses doigts, autrefois si jalousement gardés sous la soie, étaient soudés à la trachée broyée d'Aris. La chair du mort était devenue une pâte froide, une argile spongieuse qui s'insinuait sous ses ongles, là où la douleur n'était plus qu'une pulsation sourde, un métronome calé sur l'agonie de la réserve d'oxygène.

À côté de lui, dans l'ombre que la lampe agonisante de Sarah ne parvenait plus à mordre, un bruit de succion régulier s'élevait. C'était Sarah. Elle ne pleurait pas. Elle léchait ses propres phalanges, un geste machinal, animal, pour en ôter la poussière de béton qui lui brûlait la gorge. Le grattement de ses ongles contre le sol avait laissé place à ce clapotis humide, une mélodie de déchéance qui emplissait l'espace confiné. L'air sentait le fer, la sueur rance et cette odeur de chou bouilli caractéristique du dioxyde de carbone qui sature les poumons. Chaque inspiration était une lutte contre une main invisible qui pressait leur cage thoracique.

Soudain, un gémissement métallique déchira le linceul de silence. Ce n'était pas un cri humain. C'était le cri des gonds, un hurlement de ferraille martyrisée qui remontait des profondeurs du sas Alpha. Le protocole Pandore expirait. Le verrou électromagnétique lâcha avec un claquement sec, une détonation qui fit vibrer les tympans d'Elias comme des peaux de tambour trop tendues.

Un filet d'air s'engouffra. Il n'était pas frais. Il était lourd, chargé d'une amertume de brûlé, mais il portait en lui une pression différente. La porte massive commença à pivoter, révélant une fente de lumière d'un blanc chirurgical, une lame de rasoir qui trancha l'obscurité du Hub.

Sarah poussa un cri rauque, un son de bête qu'on égorge, et se rua vers la lumière. Elle rampait sur les genoux, ses mains laissant des traînées sombres sur le sol immaculé de la clinique. Elias, lui, resta immobile. Il dut forcer sur ses muscles tétanisés pour desserrer l'étreinte de ses doigts autour du cou d'Aris. La peau du cadavre se déchira avec un bruit de vieux parchemin mouillé, restant collée à la paume d'Elias par lambeaux poisseux. Il regarda ses mains : elles n'étaient plus les siennes. Elles étaient une topographie de fluides, un mélange de sébum, de sang noirci et de fragments épidermiques. La nausée monta, un spasme acide qui lui brûla l'œsophage, mais il ne vomit pas. Il n'y avait plus rien en lui que du vide et cette sensation de fourmillement insupportable.

Il se leva. Ses articulations craquèrent comme du bois mort. Chaque pas vers la sortie était une agonie, une friction de ses vêtements contre sa peau qu'il percevait désormais comme une agression insupportable. Le tissu de sa chemise, souillé, lui semblait être une couche de papier de verre.

Ils émergèrent dans le couloir de décompression. Sarah était déjà au bout, ses doigts griffant la paroi lisse de l'ascenseur de surface. Ses cheveux rasés étaient maculés de grisaille. Elle ne regardait pas derrière elle. Elle ne regardait plus rien, ses yeux fixés sur la promesse de l'espace, de l'absence de murs.

L'ascenseur monta dans un sifflement pneumatique qui leur broya les sinus. Elias ferma les paupières, mais la lumière filtrait à travers ses vaisseaux sanguins, inondant son champ de vision d'un rouge pulsant, organique. Quand les portes s'ouvrirent enfin sur l'extérieur, il n'y eut pas de vent, pas d'odeur d'herbe ou de pluie.

Le silence de la surface était plus dense que celui de la clinique.

Elias fit un pas sur le tarmac du parking supérieur. Ses chaussures écrasèrent une couche épaisse de cendres fines, d'un gris de plomb, qui recouvrait tout. Le ciel n'était pas bleu. Il n'était pas noir. Il était d'une teinte laiteuse, un plafond de nuages bas et immobiles qui semblait peser sur le monde comme le couvercle d'un bocal. Il n'y avait pas d'horizon, seulement une brume statique qui dévorait les silhouettes des bâtiments lointains.

Sarah s'était arrêtée à quelques mètres. Elle avait retiré sa lampe frontale. Elle restait plantée là, les bras ballants, la tête renversée en arrière. Elle cherchait le soleil, mais le soleil n'était qu'une tache pâle et diffuse, un œil cataracté observant leur ruine.

— Il n'y a pas de bruit, murmura-t-elle. Sa voix était un sifflement sec, dépourvu de timbre.

C'était vrai. Il n'y avait pas de chant d'oiseau, pas de rumeur de moteur, pas même le bruissement du vent dans les arbres morts qui bordaient la clinique. Les branches, dénuées de feuilles, ressemblaient à des doigts squelettiques pointés vers le ciel pour dénoncer un crime. L'air était sec, d'une sécheresse qui collait les muqueuses et faisait craqueler les lèvres instantanément.

Elias baissa les yeux sur ses mains. Dans la lumière crue de ce jour sans soleil, les détails étaient insupportables. Il voyait chaque pore de sa peau, chaque ride de ses jointures encrassée par la mort d'Aris. Une mouche — peut-être la même, ou une sœur — vint se poser sur le bout de son index. Elle ne bougeait pas. Elle attendait.

Il réalisa alors que la Clinique Alys n'était pas une prison. C'était une archive. Un échantillon préservé sous vide.

Au loin, à travers la brume, il aperçut d'autres silhouettes. Elles étaient immobiles,

dispersées sur l'esplanade, comme des statues de sel. Des survivants ? Des résidents d'autres blocs ? Ils ne communiquaient pas. Ils ne s'approchaient pas. Chacun restait dans sa bulle d'isolement, terrifié par la perspective d'un contact, d'un souffle partagé.

Le monde extérieur était devenu une clinique à ciel ouvert. Une immense salle d'attente pressurisée où l'oxygène se raréfiait non pas par manque de réserves, mais par l'étouffement systématique de toute vie.

Sarah commença à marcher vers le néant gris, ses pas ne produisant aucun son dans la cendre. Elle ne fuyait pas ; elle s'enfonçait dans une autre forme de confinement. Elias sentit une goutte de sueur couler le long de sa tempe. Elle traçait un sillon propre dans la crasse de son visage. Il eut envie de s'essuyer, mais l'idée de toucher sa propre peau le fit frissonner de dégoût. Il était sa propre prison, sa propre souillure.

Il leva les yeux vers le dôme grisâtre. Il n'y avait nulle part où aller. La surface n'était que l'extension du bunker, une cellule plus vaste, plus éclairée, mais tout aussi hermétique. L'air qu'il forçait dans ses poumons avait le goût du métal froid.

Il ferma les yeux, espérant retrouver l'obscurité du Hub, mais l'image de la trachée d'Aris restait gravée sous ses paupières, une tache indélébile. Il sentit une nouvelle mouche se poser sur son cou, juste au-dessus de la carotide. Ses pattes minuscules chatouillèrent sa peau. Il ne chassa pas l'insecte. Il resta immobile, une pièce de viande parmi les décombres, attendant que le grand silence finisse de les digérer.

Le battement de son cœur, erratique, était le seul bruit qui subsistait, un tambour sourd frappant contre une paroi de verre que personne ne viendrait jamais briser.

FIN

Merci d'avoir lu "Hurlez en Silence"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)